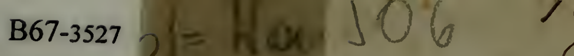
B67-3527





ESSAI



SUR

QUELQUES POÈTES MORALISTES,

PAR

A. SAYOUS,

AUTEUR DES

Études Littéraires sur les Écrivains français de la Réformation.

GENÈVE,
IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ,
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78.

1844



ESSAI

SUR

QUELQUES POÈTES MORALISTES,

PAR

A. SAYOUS,

AUTEUR DES

Études Littéraires sur les Écrivains français de la Réformation.

GENÈVE,

IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ,

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78.

—

1844

Une inscription pour la chaire de *Littérature ancienne et moderne* a été ouverte le 21 mai, pour se fermer le 15 juillet. Dans l'intention où je suis de me porter comme candidat à cette chaire, il m'a paru convenable d'appuyer ma candidature par quelque nouveau travail de critique littéraire qui, même incomplet, eût du moins l'avantage d'éclairer, en ce qui me concerne, les juges éminents appelés à prononcer. C'est dans ce but que j'ai mis à profit les moments qui m'étaient accordés pour écrire et pour publier cet Essai.

Genève, le 12 juillet 1844.

ESSAI

SUR

Quelques Poètes Moralistes.

L'histoire des goûts littéraires a, comme l'histoire des nations, ses longs espaces d'existence régulière, pendant lesquels les règnes succèdent aux règnes, les choses aux choses, sans secousse, par laps de temps seulement, et selon les lois ordinaires de la vie ; elle a aussi ses périodes révolutionnaires, ses jours de terreur et de réaction. La littérature française a traversé, ou pour parler plus exactement, traverse encore une de ces époques violentes. Nous avons vu une élite de talents et d'intelligences supérieures travailler aux conquêtes de la liberté littéraire avec une ardeur qui rappelait les débuts généreux d'une autre révolution, mais bientôt après on a

pu voir aussi tomber rapidement et pêle-mêle sous les coups furieux de l'insurrection, les renommées littéraires légitimes ou usurpées, les respects les mieux placés, avec les adorations superstitieuses de l'ancien culte. Comme en France les esprits vont plus vite que les choses, et qu'il est d'ailleurs plus facile de rétablir une opinion littéraire qu'une institution politique, la réaction a promptement suivi ces ridicules saturnales. Plus d'un terroriste revenu au sang-froid s'est pris de pitié pour lui-même en voyant les ruines, qu'il s'était aidé à faire, paraître chaque jour plus imposantes, à mesure que s'élevaient au milieu d'elles les constructions assez misérables des nouveaux propriétaires du sol. On s'est repris d'admiration, plus que de goût peut-être pour les victimes de l'émeute, et on a tiré l'une après l'autre des décombres, beaucoup d'œuvres tout à l'heure méprisées, et ce qui est pis, vouées au ridicule.

Il est cependant une classe de productions poétiques qui n'a pas encore obtenu les honneurs de la réhabilitation, je veux parler des poëmes didactiques. Il y a cinquante ans à peine, le poëme didactique était tenu en grande estime; par lui on allait s'asseoir aux premières places du parnasse français, et dans les fauteuils les plus honorés de l'Académie. Maintenant le nom

seul de ces compositions inspire une sorte d'effroi, et éveille je ne sais quelle idée d'ennui et même de ridicule. De toutes les espèces du genre proscrit, les poésies philosophiques n'ont pas été les moins froissées dans cette lourde chute, et nul poète n'imaginerait aujourd'hui d'emmieller, comme Lucrèce, les eaux amères de la sagesse pour leur ouvrir nos lèvres séduites,

. . . . musœo contingens cuncta lepore.

et, on peut bien l'avouer, il courrait risque de ne pas trouver de lecteurs.

Cet effroi est-il la condamnation du genre, ou simplement la punition des œuvres? Les œuvres ont beaucoup compromis le genre par des torts d'exécution, on ne saurait le nier; mais la critique va plus loin aujourd'hui : elle déclare le genre lui-même anti-poétique, et signale dans l'histoire littéraire ses succès et sa faveur comme autant de symptômes d'affaiblissement, comme un caractère essentiel des époques de décadence. Cette opinion, souvent affirmée comme une vérité acquise à l'histoire littéraire, n'est pourtant qu'à moitié vraie. Loin que la poésie didactique naisse exclusivement de l'épuisement et de la corruption du goût, elle se montre à l'aurore de toutes les littératures, à leurs époques de plus

grande naïveté. Les premiers précepteurs des sociétés antiques furent des poètes, et la morale fut chantée par les prêtres de la sagesse avant d'être matière à système pour les philosophes. S'ouvrant ensuite de plus larges espaces, le génie poétique a pu prendre son vol vers d'autres régions, et les poèmes didactiques devenir rares en même temps que se multipliaient de plus brillantes productions; mais ce n'était pas dédain du genre, qui, après tout, aux meilleurs jours des lettres antiques et modernes, a compté des chefs-d'œuvre. D'autre part, comme nulle espèce de composition ne se prête davantage aux grâces affectées du langage et aux subtilités du bel-esprit, la poésie didactique devait naturellement envahir la littérature, lorsque les imaginations n'avaient plus assez de vigueur et d'élan pour s'élever à d'autres goûts et à d'autres sujets. Mais de ces excès, dont le plus grand tort est d'être ennuyeux, on ne saurait conclure avec raison à la proscription du genre. Ce serait défendre la rose au poète, en punition des bouquets à Chloris, ou si on le préfère, interdire à ses propres regards la vue des campagnes en haine des rubis, des perles et de l'opale qu'ont eu le malheur d'y semer Bernis et Saint-Lambert.

Si les *Géorgiques* de Virgile et les *Saisons* de Thompson, si l'*Art poétique* d'Horace et celui

de Boileau ne peuvent faire pardonner au genre didactique proprement dit les froides compositions des Alexandrins, les interminables et maniérées descriptions de la décadence latine, ni les allégories du moyen âge, ni les poëmes plus ingénieux que poétiques du nôtre, peut-être obtiendra-t-on grâce pour cette branche de la poésie didactique, qu'on appelle la poésie philosophique.

Au premier aspect, rien ne semble plus opposée que la philosophie aux grâces de la poésie, et à la pensée de leur association, on croit voir déjà l'imagination plier ses ailes pour ramper tristement sur les rayons poudreux d'une bibliothèque savante. Mais la philosophie, on le sait, n'a pas nécessairement besoin pour vivre, de l'atmosphère d'un cabinet de docteur, et si, avec Platon, elle aime les vastes espaces et plane d'un vol libre et heureux sur les magnificences de la pensée, pourquoi avec le poète chercherait-elle de moins hautes et moins resplendissantes sphères?... Un poème sur des matières philosophiques, c'est-à-dire après tout sur les destinées de l'homme, pourrait être un admirable poème, et je n'imagine pas, pour un penseur de génie, un travail plus noble et plus fécond que de « presser aux pieds nombreux de la poésie » la substance de ses méditations sur les plus grands sujets qui

intéressent l'âme et l'intelligence humaines. Un pareil poème serait un résumé plein, riche, serré de grandes notions ; un diamant qui attire à lui en faisceau et renvoie pleins d'éclat les rayons de la lumière. Oserai-je ajouter que, même au point de vue de la vérité, le poète aurait encore un avantage sur le philosophe. Le travail du poète dérobe le penseur aux périls d'une abstraction trop longtemps soutenue, et d'une déduction logique qui ne lui laisserait rien voir de ce qui ne serait pas sur sa route. Le philosophe suit son chemin, et souvent, comme le cordier, les yeux fixés sur les fils qu'il tresse, il tourne le dos au but. Le poète, au contraire, parce qu'il est poète, domine le pays tout entier que sa pensée traverse : allant toujours du jugement à la sensibilité, et du sentiment à la raison, il peut mieux saisir le vrai mouvement et la vie des choses. Le philosophe poète n'aurait-il pas quelques-uns des traits de cette admirable figure de la science primitive, qu'un éloquent écrivain nous peint avec enthousiasme, toujours libre et isolée, volant plus qu'elle ne marche : « L'éphod couvre son sein soulevé par l'inspiration, elle ne regarde que le ciel, et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre que pour la quitter. »

Cette brillante image a achevé de nous éloigner de la réalité. La poésie philosophique ne

possède aucun chef-d'œuvre qui atteigne, à beaucoup près, la haute idée que l'on voudrait s'en former. Lucrèce seul dans les littératures antiques de l'Europe, Dante dans celles des temps chrétiens, ont, d'un vol assez assuré et d'une main assez ferme, porté le flambeau de la poésie au sein des abstractions philosophiques; mais, outre que tous deux exprimaient des idées acquises, et non la propre création de leur pensée, le génie du romain épuisait sur le plus désolant des systèmes, les trésors de la plus vigoureuse imagination et de la conviction la plus éloquente, ne levant vers le ciel des yeux brillants d'enthousiasme que pour y admirer le jeu des atomes et l'absence d'un Dieu; et toute la puissance poétique de l'amant de Béatrix ne pouvait donner la simplicité lumineuse et saisissante de la vérité aux subtilités bizarres de la scolastique. Après la *Divine Comédie* et le poème de la *Nature des choses,* mais à une bien lointaine distance, se présentent quelques poèmes philosophiques d'une moindre valeur, et qui n'ont pu ni les uns ni les autres échapper tout à fait aux inconvénients inhérents à la nature de tout poème philosophique un peu étendu : difficulté d'enchaîner poétiquement les matières, et défaut de variété dans les ressources dramatiques du sujet; Dante seul y avait échappé par son plan et par l'interven-

tion de sa personne, de ses sentimens et de ses passions. Aussi en définitive, les grands poèmes philosophiques ont-ils peu de lecteurs; leurs beautés passent pour froides, le sont trop souvent et n'attirent pas.

Plus d'intérêt et de faveur s'attachent à cette catégorie de poésies philosophiques, assez bien définies par leur nom de *poésies morales*, et qui se présentent d'ordinaire sous la forme d'épîtres. De ces compositions où le poète décrit l'homme moral, le juge, le raille volontiers et quelquefois le conseille, les unes ont l'attrait d'une causerie piquante et facile; d'autres sont riches en excellentes pensées, exprimées avec vigueur par des images ou des mots heureux qui en laissent dans l'esprit le long souvenir et la vive empreinte; toutes sont des révélations quelquefois très-naïves, des dispositions morales du poète et de son temps, et offrent des textes bons à étudier pour l'histoire toujours intéressante du monde moral. Les considérations présentées dans cet essai sur quelques-uns des poètes moralistes les plus célèbres de la littérature ancienne et de la littérature moderne, appartiennent à une étude de ce genre, mais ce ne sont que des fragments nécessairement incomplets d'une œuvre qui demande de l'étendue; on ne prétend pas les donner pour l'histoire de

la poésie morale, mais pour de simples aperçus qu'on se réserve de reprendre en œuvre ailleurs, en leur donnant tous les développements que le sujet réclame.

Il faut remonter vers les plus vieux âges des lettres grecques pour y trouver quelques vestiges de poésie morale. L'enseignement est partout dans les antiques monuments de la poésie grecque; il abonde dans les poèmes d'Homère,

> Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Plenius ac melius Chrysippo ac Crantore dicit.

il se glisse aussi dans l'élégie; mais le moraliste se montre derrière le narrateur, derrière le chantre des joies et des peines de la vie, rarement isolé et sur l'avant-scène. Une partie du poème des *Travaux et des Jours* d'Hésiode, et les exhortations sententieuses des poèmes gnomiques du sixième siècle, voilà dans l'histoire de l'antique poésie grecque ce qui tient de plus près à l'espèce de composition qui nous occupe.

C'est une sorte d'épître morale que cette suite de conseils et de remontrances adressées par Hésiode à son frère Persès, assez mauvais parent à ce qu'il semble, espèce d'enfant prodigue, en-

vieux et nonchalant qui, après avoir fait un procès à son aîné pour le partage de leur patrimoine, avait fini par tendre la main du mendiant. Le sage prêtre des Muses, oubliant les torts du malheureux, l'avait recueilli, et un bien à cultiver avait rendu à Persès des ressources et sans doute l'aisance. Après le bienfait vint la harangue. Il y a quelque chose de touchant et d'une naïveté antique dans cette pensée du poète, de prêter à la sollicitude fraternelle les accents persuasifs de sa muse. Mais la poésie non plus que la sagesse du pieux instituteur ne pouvait tenir à l'aise dans ces conseils de famille, et Persès fait souvent place au genre humain, ses intérêts à ceux de la société et de la morale. Rien d'ailleurs de moins abstrait que cette sagesse du confident des Dieux; elle s'exprime toujours en images sensibles, qui sont la peinture pleine de vie des mœurs agrestes et fortes de ces temps lointains.

Deux hautes vertus sont comme en tête de la morale d'Hésiode: la justice et l'hospitalité. Dans ces sociétés qui s'organisent et se détachent des institutions patriarcales dégénérées, l'instinct de la conservation faisait sentir vivement le besoin de la justice. Je ne sache pas dans la vieille poésie grecque de plus éloquente peinture que le tableau tracé par le poète d'une cité gouvernée

par la justice, et de celle que Jupiter punit tout entière de l'iniquité du chef. Hésiode ne parle pas en termes moins solennels des saintes obligations de l'hospitalité. Repousser l'hôte qui demande à s'asseoir à vos foyers, c'est dépouiller l'orphelin, c'est outrager la vieillesse de son père, et le crime est égal.

Voici pour le reste la moralité du sage d'Hésiode : une prudence salutaire et des vertus utiles en forment l'essence. Entre tous les maux il redoute l'indigence, et animé d'une émulation agréable aux dieux, n'épargne point ses bras, car il sait que le paresseux est détesté des Immortels, et qu'au prix seul d'un robuste travail accompli avant les chaleurs du jour,

. . . . l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir sa grange en la belle saison (1).

A. Chénier.

S'il redoute la pauvreté, et amasse contre elle d'honnêtes richesses, sa main libérale sait s'ouvrir pour l'indigence, dur présent des Dieux. Il ne connaît pas, il est vrai, cette charité divine étrangère aux cœurs avant le christianisme et sa générosité n'est pas toujours désintéressée : il donne à qui lui donne, comme il aime qui l'ai-

(1) Ὥς κέ τοι ὡραίου βιότου πλήθωσι καλιαί v. 307.

me, et rend mépris pour mépris; il punit deux fois l'ami qui l'a blessé; il est bon voisin pour avoir un bon voisin, car les mauvais voisins font périr les bœufs (1). Prudent et discret, notre sage sait chercher des conseils et sait ne pas les suivre, ne médit jamais pour qu'on ne médise pas de lui; enfin il ne s'enivre point, et n'abandonne pas les rênes à sa langue, car la sobriété est la grâce des discours (2). Le grand sens dont Hésiode est essentiellement doué, ne l'empêche pas de recommander à Persès les plus superstitieuses précautions, dans la pratique de la vie et surtout dans la distribution de ses travaux. Il ne faut pas recourir au prêtre païen et à l'ignorance de ces temps reculés pour expliquer le contraste. Aujourd'hui même, dans les campagnes retirées, on rencontre des hommes qui jugent les choses de conduite avec le sens le plus droit et une sagacité non sans finesse, et qui proposent avec autant d'aplomb et de naïveté qu'Hésiode, la théorie des bons et des mauvais jours, laquelle n'a pas beaucoup changé depuis ce primitif et poétique faiseur d'almanachs.

Ces superstitions, il est intéressant de le reconnaître, ne tiennent point lieu chez Hésiode

(1) Οὐδ' ἂν βοῦς ἀπόλοιτ' εἰ μὴ γείτων κακὸς εἴη. v. 348.

(2) Πλείστη δὲ χάρις κατὰ μέτρον ἰούσης (γλώσσης). v. 720.

d'une piété plus relevée. Le sentiment en est obscur et l'application grossière, mais l'œuvre presque entière du poète la respire. Ce sont d'autres dieux que les divinités impures de l'Olympe, qu'il sent auprès de lui, pendant les pensées et les travaux de la journée, dans l'obscurité même des nuits (car les nuits appartiennent aux dieux), durant la prière qu'il leur adresse après les purifications du soir et du matin : c'est la divinité qui aime à récompenser la vertu et la pureté du cœur. Ce que les anciens appellent la Pudeur, et qui est le partage des hommes de bien, dit Théognis, c'est dans l'âme de leurs sages, la parole et l'image de la divinité. Les dieux visibles, chez Hésiode, sont des maîtres d'esclaves, redoutables, durs, et d'une susceptibilité grossière, mais la pudeur (αἰδὼς) est là au fond du cœur de l'homme qui les relève et les sanctifie. Le sentiment de la beauté morale est profondément empreint dans la philosophie des *Travaux et des Jours;* et mêlé à celui de la toute-présence divine, comme aussi du malheur et des vices de la race humaine, il répand sur toute l'œuvre une sérénité grave, je ne sais quoi de résigné et de compatissant tout à la fois, d'un caractère vraiment religieux.

Peut-être nous laissons-nous aller à quelque illusion sur le génie moral de ce beau poète, en-

trevu à une si lointaine distance ; il est certain pourtant que la lecture des poètes gnomiques, venus deux ou trois siècles plus tard, est loin de produire la même impression. Solon est calme et sévère, et Pythagore, dans ses vers dorés, recommande à l'homme l'entretien et une surveillance délicate de son âme, mais tous deux pensent et parlent en grands hommes, non pas seulement comme Hésiode, plus vertueux et plus religieux que leurs contemporains, mais supérieurs à la moralité de leur temps. Ecoutez Théognis, âme au contraire plus ordinaire et aussi plus naïve. Hésiode avait un bien poignant sentiment des misères de l'humanité ; sa fable de Pandore et sa sombre description de l'âge de fer, en témoignent assez, mais dans les fragments qui nous restent des poésies de Théognis, il y a bien plus d'amertume et de chagrine inquiétude, et la résignation, moins sincère, ou si l'on veut, moins efficace, relève plus rarement le cœur du poète et ne lui rend jamais la sérénité. Infortuné, il avait connu la dure condition de l'indigence, si terrible aux anciens; et, pour le traduire avec Chénier qui lui a pris les plaintes énergiques de son *Mendiant*, il avait

. . . chez le riche altier, apportant ses douleurs
Mangé un pain amer tout trempé de ses pleurs.

Il retourne sous toutes les formes, ce murmure, à peine caché sous des dehors de respect pour la volonté de Jupiter, que la richesse tient lieu de noblesse et de vertu, que partout elle prend le pas sur l'honnêteté; que celui qui rend des honneurs au riche, méprise l'indigent; que toutes gens et partout sont faits ainsi; et il s'écrie que pourtant la misère devrait être la compagne du méchant, et l'aisance le partage des bons : mais quoi, le Ciel ne le veut pas, et Jupiter a donné aux uns d'être riches, aux autres d'avoir rien (1). Jamais on n'a peint avec une plus sombre énergie les douleurs morales de l'indigent en proie au sentiment de son humiliation. Le malheureux ne sait rien entreprendre, il ne trouve pas une parole, sa langue est enchaînée par la misère : Ah cruel besoin! pourquoi, couché sur mes épaules, flétris-tu mon corps et mon âme (2)? Ailleurs, on rencontre cette pensée qui

(1) Ἄλλοτε μὲν πλουτεῖν, ἄλλοτε δ' οὐδὲν ἔχειν. Théognis. Παραινέσεις. v. 160.

(2) Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
Par qui l'homme, souvent, importun, odieux,
Est contraint de rougir et de fermer les yeux.

A. Chénier, *Le Mendiant.*

Si l'on veut retrouver dans sa couleur antique la poésie des plus énergiques traits de Théognis et aussi d'Hésiode, il faut re-

n'a pu naître que d'une amère expérience : « le péril et l'espérance, deux génies bien durs au genre humain. » (v. 647.)

> . . . L'indigent espère en vain du sort;
> En espérant toujours il arrive à la mort.

Et cette autre plainte qui semble traduite de Job : Le meilleur sort pour l'homme c'est de n'avoir jamais vu le jour, ou à peine né de voir les portes de l'enfer, et d'être couché sous beaucoup de terre. (v. 417.)

Il paraît toutefois que Théognis vit luire aussi des jours meilleurs, et qu'il put parler alors sans serrement de cœur, de modération dans les désirs et de tempérance dans l'usage des biens, et s'élever à cette exhortation : « O Cyrnus, que la vérité soit pour toi et pour moi la plus estimée des richesses. »

Si l'objet de cet essai eût été d'étudier la morale des anciens d'après leurs poètes, loin de nous manquer à ce moment, le terrain s'éten-

lire le *Mendiant* d'A. Chénier. C'est chez Théognis principalement que le poète a trouvé des accents si nouveaux et si antiques pour faire parler la honte, la défiance, les ressouvenirs amers, l'humiliation encore fière de son Cléotas.

drait au loin devant nous : la poésie lyrique et le drame offriraient à cet examen un champ inépuisable. Mais il ne s'agit pas de si hautes recherches, et l'espèce de composition poétique dont nous voudrions suivre les destinées à travers l'histoire littéraire, tarit justement en Grèce à l'instant où la poésie y va prendre ses plus magnifiques développements. Pour en ressaisir la trace, il faut franchir les siècles qui nous séparent des derniers temps de Rome républicaine : siècles remplis par les grandeurs, les malheurs et la ruine enfin des républiques grecques, comme par les féconds, puis stériles efforts du génie de cette nation née pour les arts ; par l'agrandissement enfin et les luttes intestines de la nation romaine. C'est à Rome, après Philippes, quand c'en est fait de la liberté, et lorsque Auguste n'est déjà plus Octave, que la poésie morale proprement dite se montre de nouveau à nous, aux côtés de l'empereur et de ses amis, dans les épîtres qu'ils reçoivent de leur cher Horace, et si différente de ce que nous l'avons vue en Grèce, qu'à vrai dire elle est à peine reconnaissable.

Si Horace se faisait peut-être quelque illusion lorsqu'il se vantait d'avoir le premier posé le pied sur les sentiers nouveaux foulés par sa muse,

Libera per vacuum posui vestigia princeps,

son orgueil était au moins légitime quant aux épîtres. Nul autre poète avant lui, n'avait usé de cette forme de composition, qui donne à la pensée un essor facile, et à l'expression les grâces de la liberté. Il l'avait rencontrée, pour ainsi dire, dans ses bois de Tibur ou au bord de ces sources murmurantes et ombragées que visitait souvent sa paresse, en pensant à ses amis laissés à Rome ou voyageant au loin, et en leur adressant en son cœur les pensers graves ou malins qui occupaient ou amusaient sa rêverie.

Un tel cadre convenait à merveille à cet esprit poétique et amoureux de liberté. Aussi, nombre de ses odes ne sont-elles autre chose que des épîtres; seulement le sujet de ces agréables messages est d'ordinaire un léger rien, quelque sommation épicuréenne relevée par une expression charmante. Mais la plupart des épîtres proprement dites, sont comme le dépôt des pensées les plus intimes, les plus rassises aussi qui ont occupé la tête du poète depuis qu'elle a commencé à blanchir. C'est là ce qui rend les épîtres supérieures en intérêt et en agrément aux autres productions d'Horace. On n'y est pas à toute page exposé à tomber sur ces épisodes scabreux, sur ces dé-

tails libertins, dont la rencontre importune le lecteur et dérange ses sympathies et son plaisir. Cette délicatesse plus grande n'est point d'ailleurs affaire de programme. La tête et le cœur sont réellement plus sérieux, sans que l'une soit moins spirituelle, ni l'autre moins aimable. Quand il ne le dirait pas, on devine qu'il y a déjà quelques teintes grisonnantes dans le luxe de cette noire chevelure dont le jeune homme se vantait naguères.

C'est donc l'homme dans la maturité de ses ans et de son caractère, qui s'offre à nous dans le grand nombre des épîtres d'Horace, auxquelles on peut joindre quelques-unes de ses meilleures satires. S'il s'agissait de raconter la vie de notre poète et de peindre son siècle, c'est là aussi que nous trouverions les plus riches sources de sa biographie. Ici il nous rappellerait avec un attendrissement qui lui concilierait notre cœur et notre respect, l'affection dévouée de son père l'affranchi, qui de son petit bien de Venouse, l'apporta à Rome tout jeune encore, pour lui faire donner l'éducation d'un fils de chevalier, et qui éleva son cœur dans la droiture et la pureté

. . . . . . pudicum
Qui primus virtutis honos servavit, etc.

Plus loin nous le retrouverions à Athènes occupé

à chercher la vérité au milieu des bosquets d'Académe, et rencontrant à sa place Brutus, qui fit de lui son ami et un tribun de son armée républicaine. Après deux ans de vie militaire, nous le verrions laisser sur le champ de bataille en même temps que son bouclier, le métier de soldat et la cause perdue et depuis longtemps impossible de la république : *non bene*, nous dirait-il lui-même avec une simplicité qui fait de cet aveu tant reproché tout autre chose qu'une absurde confession de lâcheté ou une lâcheté pire encore. De Philippes nous retournons avec lui à Rome, où l'ex-officier de Brutus aiguillonné par la pauvreté, composa ses premiers vers, à peu près, s'il faut l'en croire, comme ce soldat de Lucullus qui de rage se battit en héros parce qu'il avait perdu sa bourse. Alors commencent à fleurir les beaux jours du poète, devenu l'ami de son Virgile, et par lui de Mécènes et d'Auguste ; et il peut dire à son tour dans sa maison des champs : *Deus nobis hæc otia fecit*. C'est à ce moment que l'obligé des grands, l'amateur de la paix des champs, l'épicurien et le moraliste commencent à s'offrir tour à tour à notre curiosité charmée.

En vingt endroits de ses épîtres, on découvre le secret de la noble adresse avec laquelle Horace passait entre les périls de son hasardeux

commerce avec les grands, et on est bien obligé de reconnaître que cet homme, d'une trempe peu commune, fut l'ami bien réellement indépendant, et non le courtisan flatteur de Voltaire,

Parasite discret non moins qu'adroit esclave.

Il leur déclare en toute occasion, mais toujours avec une urbanité égale à sa franchise, qu'il n'entend point leur vendre ni sa liberté, ni une heure de ses loisirs, qu'il sait trop ce qu'il en coûte; et pour qu'ils le comprennent mieux, il est intarissable en anecdotes et en apologues. C'est l'aventure du mulot qui entré le ventre plat dans un grenier, gras et repu n'en peut sortir; c'est cette vigoureuse fable du cheval qui ayant emprunté le secours de l'homme contre le cerf son ennemi, après la victoire ne peut délivrer son dos du complaisant auxiliaire :

Non equitem dorso, non fremum depulit ore.

C'est surtout son admirable histoire du vieil avocat Philippe qui, avec cent écus aussi, met en déroute la sage philosophie du crieur Vulteius.

Les gens d'esprit auxquels Horace avait affaire comprenaient la leçon que le poète avait l'air de se donner à lui-même. Aussi on ne peut rester

plus son maître qu'il ne le fut toujours, et jamais on n'a si bien concilié la gratitude de l'obligé, avec la dignité de l'homme qui sent qu'il y a encore du retour dans ce marché involontaire. On voit que le fils de l'affranchi avait habilement étudié la position que son honnête pauvreté et l'amitié lui avaient faite; mais il y a ici mieux que beaucoup d'esprit et de tact, il y a un sincère besoin d'indépendance, un sentiment sans humeur de sa valeur personnelle, et de ses droits à une égalité délicate dans le commerce de l'amitié.

L'épicurien que les voluptueux de toute espèce réclament volontiers pour leur patron et leur maître, chante ses plaisirs dans ses odes: dans ses épîtres il les mesure et les professe. Le libertinage avait pénétré si avant dans les mœurs romaines, qu'à peine on le regardait comme une licence, et qu'il était comme une pièce nécessaire de la vie même la plus régulière. Horace ne couvre d'aucune gaze pudique cette portion de la sienne. Si la poésie lui fait défaut quelque part, c'est dans ces confidences, dont la passion qui était la muse de Catulle et de Properce paraît rarement dicter le langage. L'amour d'Horace est vulgaire, et vulgaire en est l'expression, quand elle n'est pas sèche et grossière. La volupté n'était pas une passion qui pût

prendre sur cette âme d'une trempe fine et délicate; elle pouvait la blesser de taches impures, non la pénétrer et l'embràser de sa flamme en la consumant. Le libertinage a côtoyé la jeunesse d'Horace; plus d'une fois elle a jeté le poète dans quelque fossé fangeux; mais il ne lui a pas enlevé, à beaucoup près, toute la fraîcheur de son imagination, ni ruiné toute la première élévation d'un cœur bien né: le *porc* du troupeau d'Epicure n'a pas souillé pour toujours le logis du philosophe. Voyez-le savourant d'autres joies; chez lui, à son foyer, se préparant à recevoir ses amis qu'il a invités à venir partager ses légumes, et entamer quelque amphore d'un vin qui n'a pour lui qu'une date ingénieuse. Nulle splendeur dans la salle du festin et les lits sont simples, mais il y aura des fleurs, mais la table sera d'une blancheur et la modeste vaisselle brillera d'une propreté qui ouvriront à la gaîté l'âme des convives. Ceux-ci seront bien choisis, chose essentielle, car Horace n'a pas son égal dans l'art d'associer ses convives:

. . . . ut coeat par
Jungaturque pari.

Je m'imagine que pour tous ces grands seigneurs un festin chez Horace était une fête désirée et savourée, et qu'ils se laissaient aller volontiers à

prolonger les nuits dans une causerie sans gène,

> . . . . . . Impunè licebit
> Æstivam sermone benigno tendere noctem.

Singulier épicurien après tout, que l'ami de Virgile. Les sots faiseurs de bonne chère et pédants gourmets ne lui sont de rien, et les *helluones,* les Nomentanus ont tout son dédain. Son épicuréisme à lui, réserve faite des mœurs, c'est un tact exquis de ces harmonies insaisissables, et encore moins définissables, qui, dans notre organisation, lient la sensation au sentiment, relèvent l'une par l'autre, et accordent à nos joies terrestres la présence douce et ravissante de la poésie. A laquelle de ces mystérieuses et innocentes satisfactions l'expression d'Horace a-t-elle manqué, toujours sentie, nette et pittoresque.

J'aurais à m'excuser d'avoir tant parlé de l'homme, quand j'avais à m'occuper du moraliste, si l'un ne servait pas à faire comprendre l'autre. En effet, Horace n'est point l'interprète poétique d'un système de morale : chez lui le philosophe, pas plus que le poète, n'est, selon l'usage assez constant des philosophes et des poètes, un simple voisin que l'homme appelle à son foyer, et qu'il aime à faire causer ou chanter, sans pour cela lui demander des conseils,

ou s'imprégner de ses sentiments. Les inconséquences de l'homme, ses caprices, ses heures bonnes ou mauvaises, tout cela passe par l'écrivain, et celui-ci se laisse faire avec une bonhomie qu'il ne cherche point à dissimuler, ce qui est très-franc, et aussi très-propice à la poésie. Ce n'est pas tout. Homme d'un grand sens, Horace était arrivé à sa maturité avec une provision d'expériences et d'observations où le poétique penseur avait pu se tailler une philosophie à son usage, qu'on appellera épicurienne si l'on veut, mais qui n'était qu'horatienne; philosophie du sens commun, un peu commune aussi, et intéressée si l'on veut encore, mais relevée, aux bonnes heures du poète, par les devinations généreuses d'une âme bien née, qui sentait par delà de ce que sa raison savait conclure.

Ainsi, des contradictions, du terre à terre, et de hauts pressentiments, voilà ce qu'on peut s'attendre à trouver dans la partie morale des œuvres d'Horace, et surtout des Épîtres. Lui-même l'a dit : *nunc*

Virtutis veræ custos, rigidusque satelles
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

La vraie vertu et les préceptes d'Aristippe sont choses fort distinctes pour Horace, comme sa

philosophie roule sur les deux idées du bien moral et du bonheur qu'une doctrine peut bien lier, mais qui, dans la réalité de la vie, dans la tête et dans le cœur de l'homme ne se confondent nullement. Il n'est pas difficile de démêler ces deux origines, au milieu des réflexions, des maximes et des conseils dont l'œuvre du poète est abondamment semée.

Soigner son bonheur est assurément à ses yeux une grande affaire, vertu-mère qui en suppose et encourage beaucoup d'autres très-négatives, et aboutissant la plupart à une modération qui n'est qu'utile. Pour jouir des biens de la vie il faut que l'âme se porte bien : trop espérer comme trop craindre trouble l'équilibre de l'âme, elle s'agite, et le bonheur en manque l'entrée; les voluptés engendrent la douleur : point de voluptés donc; pas d'avarice : être avare c'est être pauvre; bannissez l'envie, elle fait maigrir; il n'y a pas jusqu'à la sagesse qu'il faut se garder de poursuivre trop âprement : *ultrà quam satis est.* La paix est l'avenue du bonheur, et point de paix sans modération. Remarquez ici que Lucrèce, avec sa tunique plébéienne, que la fièvre respecte bien autant que la pourpre, et Horace, avec ses légumes, disait comme l'Apôtre : *Pourvu que j'aie de quoi me vêtir et me nourrir, cela doit me suffire*. Voilà donc en-

core un point par où le Christianisme allait confiner aux philosophies anciennes, pour absorber et épurer dans son sein leurs tendances partielles et contraires.

Mais cette philosophie, dont les œuvres d'Horace portent l'enseigne n'est pas la seule qu'il ait connue et chantée. A mesure qu'il avançait dans la vie et se retirait avec plus de délices dans sa solitude champêtre et dans lui-même, il se contentait moins des vertus utiles. Il lui prenait de grandes ardeurs de se faire l'âme meilleure, il cherchait le vrai et le bien, *verum atque decens*, et s'impatientait des obstacles. Étendu sur son *lectulus*, ou assis sous son portique, il méditait de louables résolutions; à ces moments-là, être vertueux ne se réduisait plus à éviter le vice, et à fuir le mal par la crainte des conséquences; il s'élevait jusqu'à l'amour du bien :

Oderunt peccare boni virtutis amore
Tu nihil admittes in te formidine pœnæ.

A ces élans succédaient les rechutes, et le philosophe ne regagnait ces hauteurs que lorsque d'eux-mêmes ces nobles instincts se réveillaient dans l'homme. En pouvait-il être autrement? Aussi ses exhortations à la vertu manquant de but précis et de vrai point de départ, n'ont par elles-mêmes aucune force. Gardez-vous des pas-

sions; fuyez la colère! Vous nous dites cela, poète, avec beaucoup de chaleur et en vers admirables; mais que répondrez-vous à M. Jourdain qui vous dira : « Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne ; je me veux mettre en colère tout mon soûl quand il m'en prend envie? »

Non! ne faisons pas d'Horace ce qu'il ne saurait être, mais reconnaissons au fond de cette sagesse incohérente un sentiment vivace du beau moral, revêtu de formes admirablement poétiques, attrayantes plutôt que sublimes, et qui, à la façon des draperies de la statuaire antique, ont la grâce des mouvements qu'elles dessinent et accompagnent. C'est ce sentiment qui a conservé à des idées dès lors vieillies par les siècles, la fraîcheur du premier jour.

> Dans cet or diaphane il est lui-même encor,
> On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Il y a dans les Épîtres d'Horace un coin de satire plus tempérée que dans ses *Sermones*, comme dans ses satires il y a de la morale, mais aiguisée de plus de malice que dans les épîtres. Rien de plus connu que la satire horatienne; je ne m'y arrêterai que pour faire remarquer qu'elle concourt elle-même, en tant que satire, à l'opinion que les épîtres font concevoir

de la naturelle élévation du penseur. On a dit que Fénélon n'a si bien connu le mal que parce qu'il connaissait encore mieux la vertu ; j'oserais dire d'Horace que, pour peindre en traits si justes la disgrâce morale, il fallait qu'il eût en lui-même l'image bien ressemblante des beautés contraires, et sentît bien fortement leur antithèse. Pour me borner à un seul exemple, il y a une générosité d'âme infinie dans tout ce qu'Horace a trouvé à dire sur l'avarice, de tous les vices celui qui certainement déforme le plus le cœur. Comme il ôte à l'avare l'une après l'autre les qualités essentielles à l'homme et au citoyen, comme il sonde en même temps cette plaie de Rome, qui déjà grande ne fit qu'aller en s'élargissant ! Nous retrouverons ce sujet sous la plume d'autres poètes moralistes, qui pourront tracer de plus hideux portraits de l'homme avide, mais aucun ne plonge un regard plus philosophique, et ne promène un doigt plus instructif dans le cœur de cette abominable passion, reine de notre âge sous un autre nom et sous un autre costume. En général, nous pouvons le dire d'avance, et ce sera la conclusion de ces considérations sur Horace, envisagé comme poète moraliste : aucun de ses successeurs parmi ceux-là surtout qui l'ont pris pour modèle, n'offre une aussi opulente moisson de beautés de tout ordre,

autant de variété dans les tons, tant de charme dans le tour de pensée et d'expression, tant de vers d'un sens exquis, et embaumés d'une si odorante poésie, *nardi parvus onyx*. L'Épître d'Horace demeure le diamant du genre, et c'est juste car il l'a créé.

Perse et Juvénal dans leurs satires, ne possèdent pas à beaucoup près comme moralistes la valeur et l'intérêt d'Horace. Perse s'émeut à la contemplation des vices de son temps, mais sa contemplation est toute *livresque;* le coup-d'œil et le pinceau du peintre lui manquent absolument; son honnêteté stoïcienne, louable sans doute et rare alors chez la jeunesse romaine, n'est pas instructive parce qu'elle n'est pas éprouvée, tandis qu'Horace a sauvé ce qui lui reste de la sienne, des périlleuses séductions d'une corruption générale. C'est beaucoup pour la morale que l'Épicurien Horace ne conclue pas de son expérience comme Brutus de la sienne, que vertu n'est qu'un nom. La vie qui a manqué au philosophe n'a pu fournir à l'imagination du poète ce point d'appui de la réalité sans lequel elle ne saurait déployer ses ailes. L'or est épars dans les satires de Perse, mais rarement le goût et la verve du travail en font valoir le prix réel.

C'est par des raisons contraires que Juvénal ne peut être mis sur la ligne d'Horace. Quel

mouvement, il est vrai, dans ses satires, quel train admirable de composition et quelle touche fière et puissante! mais lorsqu'il répand à pleines mains la satire et la malédiction sur les lâchetés et les abominations contemporaines, on sent à l'excès de l'expression qui dépasse à tout instant la mesure, que c'est la tête échauffée d'un moraliste équivoque, et non un cœur sincèrement indigné et digne de l'être, qui lui dicte son vers. C'est une grossière colère que la sienne, et qui a besoin pour naître et s'échauffer des ordes peintures qu'elle entasse sous ses yeux. On sait combien sont stériles ces indignations et combien peu elles engagent. Les Juvénals sont bien plus les complices du vice que les vengeurs de l'honnêteté dont ils se proclament les champions : ils mènent deuil sur la perte de l'honneur antique et n'auraient garde de le ressusciter.

Au delà de Perse et de Juvénal, la poésie ancienne se trouve avoir tout à coup atteint et dépassé son arrière-saison : ses charmes évanouis ont fait place à des rides mal déguisées, elle ne sait plus se soutenir que par des artifices de toilette, et copiant assez gauchement sa jeunesse, affecte des grâces qui ne peuvent qu'ajouter le ridicule à sa décadence : semblable à ces vieillards légers qui, ne pouvant oublier leurs succès et les avantages de leurs beaux jours, s'imagi-

nent les faire revivre en se parant de leur toilette d'autrefois, et meurent ensevelis dans leur frivolité. Jamais la littérature d'aucune époque, si appauvrie qu'elle soit, n'est dépourvue d'intérêt. Quand elle ne sait plus charmer, elle instruit encore, ses monuments déplaisent à l'œil et choquent le goût, mais ils racontent l'histoire de l'homme, histoire toujours curieuse et pleine d'enseignement. Aussi n'est-ce point par un dédain peu intelligent, mais parce qu'il est temps d'arriver aux productions en titre du genre poétique, sujet de cet essai, que je demande la permission de franchir les temps de la décadence latine et même les commencements des littératures modernes. Laissant donc à regret, mais non sans espoir de retour, les derniers poètes latins et les premiers fruits poétiques du nouvel esprit et des nouvelles langues de l'Europe devenue chrétienne, laissant ces élégantes imitations d'Horace auxquelles s'exerce en Italie et en France la docte muse de la renaissance, ne touchant pas même à ces épîtres pleines d'élégance, de grâce et aussi de mélancolie grave et religieuse qui occupent les loisirs de l'Hôpital et de ses amis, je ne m'arrête qu'au grand siècle des lettres françaises, où je trouve deux poètes moralistes dans deux de ses plus illustres écrivains : La Fontaine et Boileau. Aussi bien, en marchant

ainsi, je me rapproche au lieu de m'en éloigner, du cœur de mon sujet.

En effet, passer du siècle d'Auguste au siècle de Louis XIV, c'est moins rompre la chaîne des temps que renouer celle des lettres et des esprits. Ce sont deux époques où l'art domine la littérature, compris, respecté et glorieux; où le bon sens est l'assidu compagnon du beau; où l'intelligence et le goût s'élèvent par l'étude des chefs-d'œuvre d'autres langues et d'autres siècles; où enfin l'imitation invente et inspire : toutes choses qui supposent le calme dans les esprits comme dans la société, et cette sorte de sérénité qui n'est pas moins sous Louis XIV que sous Auguste, le fruit de la sécurité et de l'ordre succédant aux agitations des espérances de parti et aux désordres d'une administration qui ne protégeait rien.

Passer d'Horace à La Fontaine et à Boileau, c'est passer du maître à des élèves qui l'avouent. L'un et l'autre se sont nourris du poète latin, de ses exemples non moins que de ses préceptes, et l'on peut ajouter qu'ils lui doivent d'autant plus qu'ils sont restés plus originaux, car ce n'est pas une manière poétique qu'il leur a enseignée, c'est l'art, et la plus salutaire leçon qu'ils aient pu puiser dans ses œuvres, c'est de chercher la beauté littéraire là où réside toute beauté, dans le vrai et le naturel. Du reste, à cela près, l'on

a à peine besoin de le dire, Boileau et Lafontaine, si peu semblables de tout point, ne sauraient tenir à Horace au même degré de parentage.

Du poète latin à Despréaux, le lien sympathique est dans une certaine franchise et verdeur de goût, et surtout dans l'amour et le soin de l'expression : de La Fontaine au poétique rêveur de Tibur, l'affinité est bien plus complète, elle prend bien plus avant dans la nature morale de ces deux poètes les plus aimables de tous les âges. Même modération de goûts, même amour,

> Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,

même indolence aussi, mêmes faiblesses, mêmes entraînements, mêmes amours peu relevées, j'ajoute tendresse de cœur toute semblable par ses objets préférés. Cette sensibilité avec laquelle Horace nous parle de ses amis, ne la retrouvez-vous pas dans la délicieuse fable des Deux Amis ; plus douce, plus naïve peut-être, mais non pas plus vraie et plus aimable. Comme Horace, amoureux d'indépendance, le poète français était incapable de lâchetés courtisanesques ; mais son indolence avait une trop grande part dans cette fierté pour qu'il faille lui en tenir le même compte qu'au protégé de Mécène, homme fer-

me et capable de conduite, tandis que La Fontaine ne l'était qu'au besoin et pour les autres: Horace n'aurait jamais fait pour aucune grande dame un poème sur le quinquina. Mais l'analogie la plus prononcée qu'on puisse remarquer entre ces deux natures, et celle qui intéresse le plus notre sujet, se trouve dans le caractère et les allures de leur philosophie. Les inconséquences fréquentes, le mélange d'instincts élevés, d'aspirations généreuses et de morale plus que facile qui frappe dans la philosophie d'Horace, vous retrouvez tout cela chez La Fontaine, âme d'essence noble et délicate assurément, mais altérée par la vie et les inclinations du corps, intelligence droite mais sujette à distraction, esprit plein de sens mais un peu vagabond et on ne peut moins systématique. Les œuvres du poète français sont toutes pleines de ces disparates, et en les analysant nous rencontrerions des résultats singulièrement pareils à ceux que nous a offerts l'analyse de la partie morale des œuvres d'Horace. Il y a sans doute à cette confusion de notions morales une cause purement littéraire: La Fontaine puisait ses sujets partout; tout apologue rencontré en son chemin était son affaire, en sorte que sa morale est tour à tour celle d'Esope, de Phèdre, des sages de l'Orient et des goguenards conteurs du moyen âge. Mais, outre

que cette facile adoption elle-même marque assez l'humeur complaisante du philosophe, ce qu'il fait de ses emprunts et ce qui les rend bien siens, porte également la trace de cette moralité inconséquente. Je suis chose légère, a-t-il dit lui-même, et il ne s'est pas tout à fait calomnié. On voudra bien observer que je ne parle pas ici du fabuliste qui est en dehors de mon sujet, il ne s'agit que du moraliste : à côté de vingt fables où respirent la sensibilité et la générosité naturelles à notre homme, il en est bon nombre dont la morale est une morale égoïste et parfois vulgaire, où la sagesse est de l'habileté, rien de plus, la bonne conduite un art de n'être point dupe ; le *petit monde* en un mot y est représenté comme un bois mal habité, où le plus sûr est de vivre en défiance et de battre pour n'être pas battu, à moins que battre ne risque d'appeler des coups, auquel cas on fera bien d'être vertueux, c'est-à-dire de ne pas lever le bras. La Fontaine pensait-il sincèrement qu'il n'y eût pas d'autre sagesse, pas d'autre vertu? Non, comme Horace il avait ses jours de belles résolutions où il songeait aussi à se faire meilleur, mais ces retours sur lui-même avaient chez le poète chrétien un caractère de mélancolie étranger à l'ancien. Horace cherche la sagesse et en disserte, La Fontaine sait très-bien où elle est et toute

l'étendue du *decens* et du *verum* pressentie seulement par Horace. De là, chez La Fontaine, au lieu de l'inquiétude impatiente, si bien peinte par le Romain, l'inquiétude du regret, une tristesse presque religieuse exprimée avec une singulière gravité d'accent :

Tantales obstinés nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent,
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car qui sait les moments prescrits à son départ.

Épître XVII, Discours à M[me] *de la Sablière.*

La supériorité qu'a ici La Fontaine sur son poète favori, il la tient du christianisme : elle eût pu être plus imposante et même l'est trop peu encore pour que Horace privé de cet avantage ne mérite pas, par l'élévation de ses instincts, d'être placé plus haut que le fabuliste. Mais envisagé sous un autre aspect, La Fontaine reprend l'avantage comme moraliste, par l'abondance, l'incroyable variété et la profondeur des observations qui, à vrai dire, sont l'essence de ces fables comme elles y tiennent la grande place. Horace est inépuisable sur l'ensemble des travers et des vices humains, mais le cœur n'est pas pour lui une région aussi vaste

que pour La Fontaine, il n'y a pas démêlé autant de recoins et de petites passions et de petits ridicules : il ne s'est pas surtout élevé à de si hautes observations sur les rapports des grands et des petits, en fait d'états comme en fait de particuliers. L'œil pénétrant et philosophique du poète français a certainement plongé dans de plus grandes profondeurs et sur des objets beaucoup plus multipliés et quelquefois plus importants.

En étendant le parallèle au style de ces deux grands maîtres, peut-être pourrait-on reconnaître quelque ressemblance dans la manière dont tous deux ont usé des trésors de leur langue, et dans les ressources prodigieusement variées, dans l'inattendu de leur expression ; mais l'analogie s'arrête à ces qualités, communes d'ailleurs à tous les grands poètes. Le style de La Fontaine n'est qu'à lui comme toutes les qualités qui le caractérisent : la grâce, l'esprit, la poésie de ses modèles se transformant sous ses mains, deviennent un esprit, une grâce, une poésie qui n'ont jamais appartenu qu'à La Fontaine. Mais j'oublie que je n'ai pas la tâche trop difficile de louer cette admirable poésie, si souvent et toujours insuffisamment admirée, et j'arrive à Boileau.

On appelle quelquefois Boileau l'Horace du

siècle de Louis XIV. Il est difficile de moins ressembler à Horace, et cela ne s'est point trouvé malheureux pour la gloire du poète français, car rien ne prouve mieux son originalité. Les satires et surtout les épîtres de Boileau sont littéralement nourries de la substance d'Horace, sans préjudice de Juvénal et de Perse qui l'approvisionnent aussi. Tout procède d'Horace dans ses épîtres, ses plus audacieuses familiarités, ses allusions les plus françaises, ses confidences mêmes les plus personnelles. S'il ne veut pas

> Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle,

termes qui furent trouvés un peu bourgeois dans une épître adressée au grand roi, c'est qu'Horace avait eu pour son compte la même répugnance :

> Deferar in vicum vendentem thus et odores
> Et piper, et quidquid chartis amicitur ineptis.

S'il s'avise, assez peu naturellement pour l'époque, que le temps n'est plus, où, moins discret et moins sage,

> . . . ses cheveux plus noirs ombrageaient son visage,

c'est qu'Horace, à propos de réflexions sem-

blables, parle de sa noire et abondante chevelure, trait descriptif tout à fait en dehors des habitudes de Boileau. Horace a parlé de son père : Boileau ne manquera pas de parler du sien, et comme son modèle, il partira de là pour raconter sa propre histoire. A tout coup, en lisant les épîtres de Boileau, vous rencontrez quelque ancienne connaissance de vos lectures du poète latin, que vous rappelle non son costume, mais son air; et bien vivante, bien jeune, bien réelle. Ce ne sont point, il est vrai, de ces pâles ombres qui, dans la plupart des traductions, rendent déplaisant l'original, mais enfin ce sont des idées nées chez Horace et non point chez Boileau. Et malgré tout cela, c'est bien Boileau que vous lisez et nul autre, un poète qui a son caractère, son humeur, son esprit en toute propriété, et qui par tous ces côtés n'est pas même le voisin du poète qu'il imite. Le maître préféré a une grande autorité sur son goût, mais ce n'est pas à dire qu'il cueille sans choix dans ses pensées; guidé par une raison solide, sinon par un regard très-haut ni très-étendu, il forme d'après sa conscience un ensemble logique et de bon sens, des idées qu'il a cueillies, ou pour dire plus exactement, qu'il a adoptées et qui sont passées chez lui à l'état de conceptions propres. Ses vues morales se rédui-

sent à un petit nombre de principes et d'idées préférées. Honnête homme, d'un esprit droit et sage, très-vrai surtout et encore plus franc, la vertu est pour Boileau quelque chose de moins vague que pour La Fontaine, et quoiqu'il en ait parlé d'après les autres, il en a pour son compte un sentiment précis, et j'ajouterai nettement chrétien, qui ne contribue pas peu à donner un caractère prononcé d'originalité et d'unité à toute cette marqueterie de fragments antiques. Voyez la IIIe Epître, une des plus belles de notre poète. Le sujet est la honte du bien et tout le mal qu'elle engendre. C'est elle qui, selon lui, Boileau, catholique exact par esprit d'ordre, et injuste et téméraire par esprit catholique, retient dans Charenton le protestant Claude ébranlé par le Traité de la Perpétuité de la Foi, et qui, par la voix du Démon, l'arrête en lui criant :

. . . . Si tu te rends, sais-tu ce qu'on va dire?

C'est la fausse honte qui a perdu le premier homme et lui a fait « vendre au démon la nature, » c'est elle qui fait les esprits forts ; et du nid qu'elle habite en nos cœurs sont sortis tous les vices. C'est elle enfin qui empêche la conversion du pécheur et le fait rougir de ses sentiments. On ne pouvait assurément prendre le sujet par

un côté moins profane, et pourtant Virgile, Horace et Perse, et Ovide ont fourni maints traits de cette éloquente Epître, et les couleurs dont les poètes de l'antiquité ont peint les douceurs innocentes de l'âge d'or y ont trouvé leur place dans d'admirables vers :

Hélas avant ce jour qui perdit ses neveux
Tous les plaisirs couraient au-devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisait point la guerre.
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait point qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon :
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchu de son état.... etc.....

Plus loin, l'Evangile et Perse côte à côte concourent à l'expression d'une même pensée, le soin vigilant du salut.

A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
Faire de notre mal un secret ridicule?
Le feu sort de vos yeux pétillants et troublés,
Votre pouls inégal marche à pas redoublés;
Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien, vous dis-je,
Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps gangrené;
Et la fièvre, demain se rendant la plus forte,
Un bénitier aux pieds va l'étendre à la porte.

Prévenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche, et vient comme un voleur.

Et lorsque arrivant à lui-même qu'arme en vain contre la honte, « une faible vertu, » il s'écrie :

Ainsi toujours douteux, chancelant et volage,
A peine du limon où le vice m'engage
J'arrache un pied timide et sors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte et s'embourbe à l'instant.

C'est Horace encore qui a fait les premiers frais de cette image destinée à peindre les combats du chrétien. Au surplus les associations singulières sont partout chez Boileau. Assez ami des Jésuites, avec lesquels il vécut toujours en bons termes, il adresse sa IIIe Epître au Janséniste Arnauld et dans la XIIe traduit les Provinciales aux dépens des bons Pères. On aurait tort de découvrir là un défaut de tact ou de logique, son bon sens y voyait très-clair, mais il tenait à sa liberté et allait droit où sa sympathie le menait, très-éloigné au surplus de vouloir prononcer sur les querelles épineuses du Jansénisme avec la Sorbonne. Il pensait comme Mme de Sévigné, que ces questions se videraient dans la vallée de Josaphat. Cette humeur indépendante qui, à l'occasion, se manifestait en sorties hasardeuses et en traits de courage et de générosité ; qui, au

milieu de ses admirations sans mesure mais sincères pour Louis XIV, lui faisait risquer, d'après Plutarque, la leçon donnée par Cynéas au conquérant Pyrrhus, lui réussit à merveille dans sa vie et encore mieux dans son œuvre poétique, car elle le sauva évidemment des périls d'une imitation continuelle. Grâce à elle, Boileau a maintenu son individualité au milieu de tant d'éléments étrangers, et le cachet d'un grand maître est là fortement marqué sur des compositions bâties presque uniquement de matériaux d'emprunt.

Au surplus, étonnant chez Boileau par sa constance, cet art de la conquête est un des caractères les plus frappants de la littérature française du 17e siècle. Lequel des grands écrivains de cette époque n'a pas largement puisé au dehors et lequel y a perdu en puissance et en originalité? Sans revenir à La Fontaine, Corneille emprunte considérablement à l'Espagne, Molière à l'Espagne aussi, à l'Italie et à la France même, sans parler des comiques latins; on sait tout ce que Racine a fait des tragiques grecs, de Tacite et de la Bible; Fénélon s'est nourri de la poésie grecque; enfin on ne se douterait pas, à voir Bossuet traverser ses sujets d'un vol si fier et si unique, que ses ailes sont chargées d'un butin étranger: si l'on retranchait de ses oraisons funè-

bres tous les mouvements, toutes les idées, tous les traits et même les détails que lui a fournis non-seulement l'étude de la Bible mais celle des Pères de l'Eglise, il resterait peu de chose qui lui appartînt par le droit de première conquête. Doit-on conclure que le génie et l'invention ont manqué à ces hommes, et que l'admiration qui nous ressaisit toujours à la lecture de leurs œuvres n'est que le reste d'une longue illusion et une pure injustice! Non, c'est une autre leçon que ce fait nous offre. Il nous apprend que l'originalité ne consiste pas à n'être comme personne, mais à être soi; et que la connaissance réfléchie des pensées de nos devanciers n'est dangereuse qu'aux esprits légers, aux âmes incapables d'une méditation propre. Cueillir chez autrui pour semer dans son champ, c'est emprunter sans doute; mais la récolte est bien à qui a labouré. L'étude ne fait après tout que réveiller les idées; elle est pour la pensée une occasion de naître, mais celle-ci est fille du sol sur lequel elle croît, grandit et se développe. Enfin refusât-on de reconnaître ici pour complet le droit de possession, encore faudra-t-il louer et remercier ces grands écrivains d'avoir accru nos richesses littéraires et les jouissances de notre esprit et de notre goût, des richesses et des jouissances spirituelles dispersées entre les temps et les nations.

C'est là le titre le plus brillant de Boileau à sa gloire poétique. On pourrait former un assez opulent recueil des maximes judicieuses et même des pensées profondes ou délicates que le vers éloquent ou incisif de Boileau a fait passer ainsi dans les archives du bon sens moderne.

Les Épîtres sont particulièrement riches de ces joyaux de prix. A vrai dire c'est leur plus grande valeur; ainsi que dans les satires, la beauté y est dans le détail ; l'ensemble, comme on l'a fait remarquer, manque d'invention et pour ainsi dire d'architecture ; les liens, de nature volontiers didactique, ont peu de variété et d'intérêt, et même secondent faiblement l'enseignement. La liberté plus réellement épistolaire d'Horace justifie les ellipses logiques de l'écrivain, mais chez Boileau le tour du morceau a trop peu les allures de l'épître familière pour que le lecteur s'explique toujours sans difficulté, de la part de son correspondant, les suppositions et questions d'objections, de réponses et de répliques qui sont la ressource maigre et peu poétique de ses transitions.

Ainsi, et pour conclure, c'est en définitive par l'expression plus que par la composition même que Boileau est poète moraliste, mais là il l'est à un haut degré quoi qu'on en ait pu dire, si c'est être poète que de dessiner fortement la

pensée, d'intéresser l'imagination dans les satisfactions du bon sens.

Boileau vivait encore, et l'autorité de sa législation poétique affermie par les succès et le renom du poète s'étendait au loin, lorsqu'en Angleterre un poète de vingt ans, déjà célèbre par les productions de son génie précoce, disait en beaux vers : « Née pour l'obéissance, la France obéit aux règles, et Boileau y exerce paisiblement l'autorité d'Horace. Mais nous, braves Bretons qui méprisons les lois de l'étranger, on n'a pu nous conquérir ni nous civiliser; et intraitables sur les libertés de l'esprit, comme autrefois, nous portons avec hardiesse le défi aux Romains (1). » Etait-ce un reproche ou une fière bravade de l'orgueil national? L'un et l'autre, car ce passage, où éclate évidemment une fierté toute bretonne, appartient à un poème sur la critique, qui prétendait apporter dans la poésie anglaise l'ordre et la civilisation. Une étude approfondie des maîtres avait fait reconnaître à Pope la puissance et la fécondité de l'art, et cette impression était à la fois justifiée et renforcée par les glorieux exemples que venait de donner la littérature française sous Louis XIV.

En beaux-arts, l'Angleterre était, comme

(1) *Essay on Criticism*, III.

toute l'Europe, sous l'influence de son ennemie politique ; et pendant que les armes françaises étaient battues à Bleinheim, le goût français entrait dans Londres. Pope fut un des premiers à en comprendre et à en suivre les leçons. Il apprit tout ce que peut ajouter à la pensée le soin de l'expression, et à la composition l'étude et l'imitation judicieuse des modèles. Mais nous, dont l'amour-propre national n'est pas en cause, nous ne saurions consentir à regarder ce poète supérieur comme un autre Boileau, disciple et copiste du véritable, et tenant de lui son rôle, son importance, et jusqu'à son inspiration. Ce qu'il doit à Despréaux c'est l'impulsion de l'exemple, une première connaissance du terrain, comme aux autres poètes français, la méthode et le respect de l'art. Pour l'invention, pour le coloris, pour le tour de pensée et d'imagination, Pope demeure essentiellement anglais, bien que le procédé général de sa composition poétique ôte du relief à cette empreinte nationale. L'*Essai sur la Critique* et l'*Enlèvement de la boucle de cheveux* doivent leur naissance au succès de l'*Art poétique* et du *Lutrin* de Boileau ; la belle églogue du *Messiah* imitée pour la forme du Pollio de Virgile, l'est plus encore des belles imitations bibliques tentées par Racine dans Athalie ; mais la critique de l'anglais a quelque

chose de plus approfondi, de plus métaphysique peut-être que celle du poète français: elle prend sa source au delà du goût; la *Boucle*, très-inférieure en force comique au *Lutrin*, a des grâces et des ressources d'invention qui lui sont particulières; le Messiah enfin est une paraphrase d'Esaïe, non plus harmonieuse, ni plus éloquente, ni plus pathétique que celle que Racine a placée dans la bouche de Joad inspiré, et des jeunes filles des Lévites, mais certainement plus détaillée et plus pittoresque. Quant à la pensée elle-même, quant à la substance morale de ses œuvres, sans être pour cela français, Pope doit peut-être beaucoup plus aux grands prosateurs de la France qu'il ne doit pour l'art à ses poètes. Il est nourri de ses moralistes, et Pascal lui est plus familier qu'il ne l'est sans doute à aucun poète français de son époque. Mais enrichi de leurs vues et de leurs idées, il fait entrer son butin dans des sujets conçus d'une manière toute propre au caractère et on peut dire à la nation du poète. Cette dernière remarque n'est toutefois d'une application sensible que dans les *Épîtres morales* par lesquelles Pope a terminé, pour ainsi dire, sa course poétique, après l'avoir déjà illustrée par son *Épître d'Héloïse*, toute pleine de mouvement et de poésie enflammée, par une traduction en vers anglais de l'Iliade d'Homère,

qui fit sa fortune et que l'on regarde peut-être trop comme son chef-d'œuvre, enfin, après avoir, dans sa sanglante satire de la *Dunciade*, sacrifié aux ressentiments du plus irritable des amours-propres la paix de sa vie et le soin de sa mémoire. C'est dans les diverses épîtres de Pope que nous avons à chercher le plus fameux des poètes moralistes dont s'honore l'Angleterre, et alors le premier de ses poètes.

L'*Essai sur l'Homme* et les *Épîtres morales* sont l'œuvre longtemps méditée et travaillée de la maturité de Pope. Ces études poétiques sur l'homme remplirent les quinze dernières années d'une existence à laquelle n'avait manqué aucune des expériences de la vie littéraire, mais à d'autres égards peu active, peu atteinte par ce choc des évènements qui a tant d'influence sur le développement et la direction des sentiments et des opinions. Cet homme, que ses colères d'auteur, si promptes à naître, armaient de la verve satirique la plus cruelle, ne prenait aucune part aux querelles politiques qui divisaient sa patrie en un temps de révolutions dynastiques, et se glorifiait de ne mériter ni l'épithète de wigh, ni celle de tory. Dès que les intérêts du poète n'étaient pas en cause, l'homme reparaissait, modéré, honnête, indépendant et fier, susceptible de nobles attachements, de sacrifices généreux, sen-

sible enfin et tendre avec gravité. Peu d'écrivains ont été plus obstinément et plus cruellement déchirés que Pope, et il faut avouer qu'il a pris peine à exciter cette fureur. On le présenta dans maint pamphlet, comme un animal de la pire espèce, détestable et horriblement dangereux, petit et difforme de cœur comme de taille, digne enfin des châtiments outrageants et puérils qu'on assurait lui avoir été administrés par les victimes de ses satires. Ce monstre avait néanmoins de chauds et excellents amis, et sa correspondance avec eux témoigne de la sincérité de ce commerce d'affection qui le présente sous un jour fort différent, très-honorable et quelquefois intéressant. Aussi, dans l'état de sa biographie, est-il fort difficile d'apprécier son réel caractère. Aucun de ses historiens, et Johnson moins qu'un autre, ne s'est refusé le bénéfice des nombreuses et malignes anecdotes où ce poète figure aux dépens de sa personne, de son mérite et de sa dignité, car nul n'a plus chèrement payé le talent de la satire; mais il faut se défier de ces échos de tant de ressentiments vindicatifs et surtout de ces grotesques mystifications nées dans le pays de la caricature; d'autre part, quelque sérieux et gravement affectueux que ses lettres nous le montrent, il serait aussi d'une charité un peu téméraire de juger l'homme d'a-

près les vues philosophiques du poète. Il perce peu d'intimité et d'involontaire effusion dans les *Epîtres morales* comme dans l'*Essai sur l'Homme;* la méditation et la pénétration d'une brillante intelligence s'y font sentir beaucoup plus que la chaleur d'une âme émue, et l'homme lui-même ne s'y montre guère : c'est aussi plutôt le penseur et le poète que nous allons y chercher que le personnage même de Pope.

L'*Essai sur l'Homme* n'est pas moins que l'exposition de tout un système sur le vaste sujet de la destinée humaine. La place assignée à l'homme dans la création par les vues de Dieu, l'essence et les fins de sa propre constitution, son rôle dans la société, ses éléments de bonheur, c'est-à-dire toutes les grandes questions de la philosophie, voilà le thème infini que Pope n'a pas craint d'aborder dans son poème. Son système, que je n'ai pas à examiner ici, ne lui appartient d'ailleurs pas ; c'est un optimisme qui s'accommode d'idées empruntées à diverses philosophies, et dont il avait entendu développer la thèse ingénieuse par son ami Bolingbroke qui, lui-même, ne faisait guère que commenter Shaftersbury. Ce système, qui assigne pour but général à l'organisme de l'univers sa conservation et le bonheur des créatures ou plutôt de l'espèce, et qui explique tout par les compensations, prê-

tait à la supposition d'un déisme, élevé mais complet. L'accusation fut portée et, secrètement acceptée comme un éloge par l'esprit qui commençait à prévaloir, ne fut pas repoussée victorieusement. Celle de fatalisme intentée de Lausanne par de Crousaz, sur la foi d'une traduction, fut plus facilement écartée. A vrai dire, les idées traitées par Pope, à la ressemblance de toutes les hypothèses imaginées sur les lois transcendantes de la création universelle, contenaient le germe d'erreurs dangereuses, et comme aussi toutes les explications qui enferment la puissance suprême dans la prison toujours étroite d'un système, portaient atteinte à la liberté toute-puissante du Dieu créateur, supérieur à son œuvre, et toujours son maître. Mais Pope n'avait pas sondé avec une logique attentive et défiante les doctrines adoptées par lui, et on peut croire qu'il n'y avait aperçu que d'ingénieuses vues admirablement favorables à la poésie. La pensée générale est une pensée d'emprunt; les considérations, les raisonnements de détail, appartiennent seuls au poète, et c'est là qu'il convient de chercher et qu'on peut surprendre le fond de ses opinions ou mieux encore de ses sentiments : or, ce qu'on y reconnaît sans peine, c'est une inspiration élevée et une admiration sincère pour la constitution de l'Univers,

sentiment respectueux qui ne devait alarmer en rien les scrupules d'un christianisme d'ailleurs confusément senti plutôt que fermement conçu, tel qu'était celui de Pope. La partie systématique de l'ouvrage est, du reste, si peu une conception propre à Pope, qu'il a pris dans Pascal, bien éloigné d'un optimisme de cette nature, d'abondantes idées, un peu étonnées de trouver place en une pareille théorie. Enfin si les points de vue généraux de l'*Essai sur l'Homme* sont périlleux, les développements, les observations, les détails, c'est-à-dire la richesse du poëme, composent une philosophie de sentiment sans nouveauté réelle, mais sans grand danger.

Sans insister davantage sur l'ensemble du poëme, voyons quelles idées particulières il nous présente sur l'homme moral. Deux principes gouvernent la nature humaine : l'amour-propre qui lui donne le mouvement, la raison qui le règle. Les passions, qui sont comme des modes de l'amour-propre, sont donc nécessaires à l'harmonie de l'univers. La force de l'intelligence est dans l'exercice et non dans le repos. La tempête en s'élevant met l'âme en action ; elle peut dévaster quelques cantons, mais elle conserve l'ensemble : « Sur l'océan de la vie nous naviguons dans des directions diverses, et dans ce voyage la raison est notre carte-marine, mais la passion est le

vent frais qui enfle nos voiles. Ce n'est pas dans le calme seul que nous trouvons Dieu, il monte l'orage et marche sur les vents (1). » Mais chaque individu est sujet à une passion dominante, germe fatal qui naît et se développe avec lui, et qui, s'il n'est contenu et balancé tue son hôte. La raison elle-même ne fait que lui donner aide et pouvoir. Le monde moral se soutient, comme le monde physique, par les contre-poids que s'opposent les maîtresses passions des hommes.

La collection infinie des amours-propres constitue comme un amour-propre social. Quant au bonheur, sans vouloir en approfondir l'essence, car après tout les philosophes ne font plus ou

(1) On life's vast ocean diversely we sail,
Reason the card, but passion is the gale.
Nor God alone in the still calm we find,
He mounts the storm, and walks upon the wind.
Essay on Man, Ep. II.

Peut-être Pope a-t-il pris cette pensée dans ce passage de Fontenelle : « On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques, où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages. » En ce cas l'esprit de Fontenelle, chez Pope, serait devenu de la poésie.

moins que répondre à cette grande question : le bonheur c'est le bonheur,

> . . . . say they more or less
> Than this, that Happiness is Happiness.

Pope décide qu'il est également distribué à toute l'humanité, c'est-à-dire qu'il y a un bonheur commun comme un sens commun, et que les exceptions ne signifient rien contre cette grande loi qui a pourvu aux intérêts de tous et non à la félicité de chacun.

Telle est la substance morale de l'*Essai sur l'Homme*, d'une foule de traits heureux et d'images éclatantes de lumière qui font le mérite original du poème et la gloire du poète. Telle est encore l'essence des *Epîtres morales*, que l'on peut considérer à quelques égards comme des développements épisodiques de l'*Essai*, elles sont les fruits du même travail de pensée (1), et n'en diffèrent guère que par leur ton, fréquemment et volontiers satirique.

La difficulté de connaître les hommes, les apparentes inconséquences des caractères, les femmes, l'usage des richesses, tels sont les sujets

(1) L'*Essai sur l'Homme* fut composé de 1729 à 1735, et la plupart des épîtres l'ont été de 1731 à la même époque.

généraux qu'a traités Pope dans celles de ses Epîtres qui méritent le mieux leur titre et qu'il a le plus travaillées. Horace et Boileau ont fourni au poète anglais la forme générale, et le premier surtout des détails précieux, des traits incisifs; mais c'est La Rochefoucauld, La Bruyère et déjà Fontenelle qui ont le plus à réclamer dans ces pièces de grande valeur : l'auteur des *Maximes*, quelques-uns de ses jets si lumineux et aussi son sourire incrédule et sa pénétration impitoyable; La Bruyère, beaucoup d'observations, et surtout sa manière de procéder par tableaux, et en quelques endroits le caractère de sa touche et quelques-uns de ses effets; Fontenelle d'ingénieux aperçus, et des tours d'exposition plus ingénieux encore. Mais Pope en use librement avec ses prêteurs, et il y a dans l'ensemble de la composition un air de spontanéité et dans les sujets des tableaux, ainsi que dans les mœurs des personnages, une physionomie britannique qui déguise les emprunts à merveille. L'homme étudié par le poète moraliste est essentiellement anglais, et vit au sein de la société anglaise; et l'auteur lui-même, tout nourri qu'il est de littératures étrangères, est bien de son pays par la manière de juger et encore mieux de sentir, ce qu'on ne saurait dire ni de Boileau ni de La Fontaine, qui dégagent volontiers les objets

observés, de leur caractère local, comme d'une rouille qui pourrait émousser le trait et l'empêcher d'arriver à l'adresse de l'espèce humaine.

En méditant ses maîtres, Pope a senti le faible de leur science et l'a fortement exprimé :

> Men may be read, as well as Books, too much.

On peut trop lire dans les hommes, comme on peut trop lire dans les livres. La Rochefoucauld l'avait dit aussi sans songer à s'appliquer la maxime : « Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer. » C'est là ce que Pope a développé avec une richesse de pensée, une fécondité et une vigueur poétique qui le mettent comme poète moraliste au-dessus de Boileau. Je ne citerai que quelques vers de ce morceau dont la beauté échappe à la traduction.

« Qui sondera nos profondeurs, qui découvrira les bas-fonds, les rapides tournants et les reflux changeants de nos esprits? Vous pouvez raisonner sur les actions humaines : vous aurez un raisonnement, vous ne tiendrez pas l'homme. Le principe que vous venez de reconnaître à ses actes, l'instant d'après ne l'est déjà plus, comme dans cet être où votre scalpel cherche à sur-

prendre la vie, la vie s'échappe au moment où vous la découvrez (1). » Que de personnages dans un homme, quelle inégalité et combien de contradictions, et que le plus constant l'est peu : voyez-le en santé ou malade, en ville ou chez lui et essayez de le reconnaître. Le poète usant du droit d'hyperbole pousse sans s'en apercevoir son thème jusqu'à attribuer une importance peu orthodoxe aux influences physiques, mais il y a beaucoup de verve et d'esprit dans les portraits qu'il fait passer sous nos yeux à l'appui de sa thèse. Quelques-uns sont d'un goût peu délicat et choquèrent alors vivement le goût français, mais ils sont assurément très-expressifs : un des meilleurs est celui de Catius. Catius est toujours moral, toujours grave; selon lui, qui supporte un drôle est tout près d'en être un lui-même, il le pense hautement, sauf toutefois à l'heure du dîner, car alors, Catius préfère, n'en doutez pas,

(1) Our depths who fathoms, or our shallows finds,
Quick whirls, and shifting eddies, of our minds?
On human Actions reason tho' you can,
It may be Reason, but it is not Man:
His Principle of action once explore,
That instant 'tis his principle no more.
Like following life through creatures you dissect,
You lose it in the moment you detect.

Pope, *Moral Essays*, Ep. I.

un drôle qui lui sert une pièce de venaison, à un saint qui n'en a point à lui offrir. »

Catius is ever moral, ever grave,
Thinks who endures a knave, is next a knave,
Save just at dinner — then prefers, no doubt,
A Rogue with ven'son to a Saint without.

Mais après avoir si bien montré que c'est une hasardeuse entreprise de vouloir connaître l'homme par ce qu'on en découvre, Pope à son tour vous offre hardiment sa recette : « Cherchez dans l'homme sa passion dominante (the Ruling Passion) et il n'y aura plus pour vous de mystère au sein de ce dédale, car c'est elle qui donne des directions en apparence si contraires à toutes ses qualités et à toutes ses autres passions ; c'est elle qui rend constant l'inconstant, donne de la franchise aux politiques, de la logique à l'homme déraisonnable. Seulement n'allez pas vous méprendre et attribuer à une passion un rang et un emploi qui ne soient pas les siens. L'amour, signalé au nombre des passions de César, ne fut pour lui qu'un moyen de son ambition ; et au temps des Scipions, Lucullus eût rôti des *turneps* dans sa ferme de Sabine. » L'invention, comme on voit, ne résout donc pas trop bien le problème éternel, et les curieux investigateurs du cœur humain n'en sont pas beaucoup moins

exposés à s'égarer dans le labyrinthe, à dépasser le but et plus souvent à le manquer.

Ce qui vaut mieux que cette théorie c'est la peinture tantôt comique, tantôt énergique des effets destructifs de la passion dominante livrée à elle-même sans frein et sans contrepoids. Ici c'est le politique condamné par sa passion à d'éternelles bévues, là c'est la coquette qui, sur sa dernière couche, se fait encore parer pour n'avoir pas, dit-elle, l'air d'une morte, et pour paroles suprêmes, s'adressant à sa femme de chambre : Betty, dit-elle, sur cette joue, un soupçon de rouge,

> One would not, sure, be frightful when one's dead
> And — Betty — give this cheek a little red.

Voici encore le vieux courtisan possédé jusqu'au bout de l'esprit de servitude, qui, à l'heure du départ et quand il peut à peine remuer sa lèvre glacée, murmure encore l'offre de ses complaisants services,

> If, where I'm going, I could serve you, Sir?

Dans l'Epître IIIe, où il s'agit de l'emploi des richesses, même procédé, même succession sans grands frais de transition, d'idées empruntées ou originales, et de tableaux peints d'après des

maîtres ou des études directes. Dans cette galerie, où la richesse produit l'entassement et fatigue l'intérêt malgré la variété des sujets, il y a d'excellents portraits, fortement touchés plutôt que dessinés avec finesse, tels que celui du vieil avare Cotta et de son fils le prodigue, du sordide Cutler et de l'extravagant Buckingham. Tels sont encore les traits esquissés plus sobrement, mais burinés de ces opulents hypocrites qui, comme le rat de La Fontaine, ont d'excellentes raisons pour fermer leur main aux pauvres, par exemple le grave Sir Gilbert qui tient pour axiome que tout homme besogneux est un coquin ou un filou, ou cet autre qui s'avise, les larmes aux yeux, qu'il n'est sans doute pas aimé de Dieu celui que pauvreté afflige, et lui refuse par pieux scrupule.

Evidemment Pope, tout en regardant où ses devanciers avaient tourné leurs regards avec profit, a beaucoup observé autour de lui, et de là une véhémente indignation ou des accents d'une louange sentie ; mais ce qui caractérise ces Epîtres et ce qui en fait l'unité, c'est la pensée partout dominante que tout se compense par le grand engin de la passion maîtresse. De là aussi un défaut pénible de ces compositions, d'ailleurs si richement nourries. On se refuse ou l'on souffre à considérer la laideur morale com-

me un admirable instrument inventé par la Providence pour la conservation et même le bonheur du grand ensemble. On ne tiendrait pas pour démontré que l'idée est fausse, qu'on le sentirait encore à l'inconvenance poétique de son expression. Le poète s'élève très-haut sans doute en rendant hommage à la puissance et à l'admirable intelligence du Créateur, mais plus haut la magnificence de son langage nous a élevés avec lui, plus notre regard est blessé du difforme spectacle dans lequel il prétend nous faire admirer cette grandeur.

L'Epître au docteur Arbuthnoth, le grand ami de Pope et de Swift, est l'histoire des inimitiés qui ont assailli le poète dans sa route: c'est un complément satirique de la Dunciade. L'Epître IV sur le goût dans l'emploi de la fortune et l'Epître II sur les femmes tiennent aussi beaucoup plus de la satire que de l'épître. Celle-ci est adressée à Miss Blount, personnage dont les biographes du poète parlent en termes fort différents : selon les uns fort méchante créature qui domina et gâta les dernières années de Pope ; selon les autres aimable et spirituelle femme qui méritait l'attachement respectueux que lui voue le poète. C'est une série de portraits satiriques très-soignés et d'un vif coloris. Toute la pièce est plus vraie et plus philosophique que la satire de Boileau sur

le même sujet, mais elle a le grand défaut d'être aux trois quarts tout aussi applicable aux hommes qu'aux femmes. L'idée principale c'est que les femmes n'ont point de caractère, ou si elles en ont un, aucun de constant et de saisissable. La Bruyère l'avait dit avant lui de l'espèce humaine tout entière, et il y avait un peu de mauvaise foi poétique à l'appliquer à une seule des moitiés. Il n'est pas besoin d'être femme pour ressembler à *Chloé* que la nature avait faite accomplie, au cœur près qu'elle avait oublié en la créant. Je ne sais quel vieux gentilhomme prétendait reconnaître dans ce portrait son ami Fontenelle : il avait raison, car c'est celui de tous les égoïstes du monde.

La dernière des épîtres ou plutôt des satires dont il me reste à parler roule sur la manie architecturale qui régnait alors en Angleterre, et peuplait ses vertes campagnes de la morne famille des ifs, sottement découpée. Amateur intelligent des arts et peintre lui-même, Pope fait bonne justice de toutes les sortes de pédants engendrés par la fureur alors régnante de ce qu'on appelait le *bon goût*. Le poète a rassemblé les traits les plus ridicules de ce travers sur l'excellent et bien anglais personnage de Timon. Voltaire, dans son Temple du goût, a peint aussi et après Pope un de ces Mécènes du 18e siècle :

D'un air content l'orgueil se reposait,
Se pavanait sur son large visage,
Et mon Crésus tout en ronflant disait :
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage,
Du goût, Messieurs, j'en suis pourvu surtout.

Le Crésus de Pope est moins gai, mais d'un comique plus profond et plus pittoresque. Le poète lui rend visite dans la riche résidence où il a déployé tout l'orgueil de son opulence, toute la sottise de son faux savoir, et après une excellente description des bâtiments, des jardins et de leur fastidieuse symétrie, il rencontre enfin le créateur de ces ridicules merveilles :

« Mylord s'avance avec un air de majesté, rehaussé par le puissant plaisir d'être vu. Mais doucement, approchez dans les règles, ce n'est pas encore le moment de l'aborder. Commencez à traverser en sueur, cette terrasse bien chaude, et quand vos jambes auront escaladé avec effort dix hauts gradins, la présence de sa Grâce enchantera vos yeux à la porte de son cabinet d'étude...... Vous entendez maintenant la cloche d'argent de la chapelle, qui vous convoque à tout l'orgueil des prières. Ici les fredons légers d'une gigue sautillante et saccadée enlèveront votre âme vers les cieux ; là vos regards pourront se promener dévotement sur les voûtes

où s'étalent les saints de Verrio et de Laguerre qui mettront tout le paradis sous vos yeux : là, tout vous invitera au repos, et les moelleux coussins et le doux ministre qui ne parle jamais d'enfer à des oreilles si polies. » *Moral Essays,* Ep. IV.

Malgré ses défauts, malgré la subtilité recherchée de quelques expressions contrastées, Pope mérite par la force du sens, la gravité d'un style d'ailleurs plein de mouvement sinon de liberté familière, par le tour même de son imagination, d'être placé au rang des premiers poètes moralistes de toute littérature; mais les élégantes et ingénieuses traductions de Delille et de Fontanes ne sauraient faire comprendre que la richesse des idées; l'énergique beauté de son vers est restée dans l'original; elle était intraduisible comme l'est, au reste, la majeure partie de cette poésie anglaise, si pleine de suc et de nerf, qui déborde le cadre de tous les genres admis dans les classifications littéraires et que les étrangers connaissent peu.

Les poésies morales de Pope ont fait naître de son temps et après lui dans sa patrie, d'assez nombreuses compositions, où la gravité de la morale est combinée avec la vivacité plus ou moins égayée de la satire. Sans parler de ces imitations ou plutôt de ces parodies d'Horace et

de Juvénal, où Rome s'appelle Londres, et Horace Swift, et où le Tibre est devenu la Tamise, on peut citer les satires de Young, l'auteur des *Nuits*, sur l'amour de la renommée *(Love of the Fame)*, comme une des meilleures productions du genre, et elles nous auraient arrêté longtemps si les limites imposées par le temps à cet essai l'eussent permis. C'est par la même raison, mais plus volontiers, que nous passerons sur les Epîtres, si maigres, si dépourvues d'intérêt et même de poésie, de J.-B. Rousseau, et nous arriverons à Voltaire qui, par ses premiers essais en poésie morale, est le successeur le plus immédiat du grand poète anglais qui vient de nous occuper.

Le dix-huitième siècle, en France, croyait ne devoir qu'à lui-même l'esprit de philosophique examen dont il aimait à se glorifier. A le croire, ses poètes ont appris à la poésie à penser, et découvert à l'esprit humain les splendeurs de la vérité; leur regard hardi a percé et leurs mains déchiré le voile des préjugés et des erreurs; son prédécesseur ne lui avait légué que des chefs-d'œuvre littéraires, et lui avait laissé tout à faire pour l'affranchissement de la raison humaine. Il ne s'apercevait pas que l'esprit nouveau n'était en partie que son propre patrimoine.

On peut assigner des causes très-complexes

au phénomène philosophique, très-complexe aussi, que présente cette époque; mais l'une des plus connues et des plus actives, l'influence de l'Angleterre, n'était, en bien des points, que l'action transformée, mais réelle, de tendances philosophiques toutes françaises d'origine. Sans doute ce n'est là qu'un des affluents qui ont grossi le grand courant philosophique qui a emporté si loin les esprits depuis le dix-septième siècle, mais il est permis de croire que les investigations des moralistes fançais depuis Montaigne jusqu'à La Bruyère, bientôt et partout répandues, ont poussé les intelligences au goût des recherches morales sur le cœur humain, et au plaisir piquant de rattacher tout le train de nos vertus et de nos vices à des points de vue généraux. De là des systèmes de morale naturellement plus populaires que les doctrines de la métaphysique, de là leur introduction dans le champ de la poésie, de là en particulier l'*Essai sur l'Homme,* de Pope, qui, j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, avait étudié et médité plus attentivement qu'aucun de leurs compatriotes, Pascal, La Bruyère et La Rochefoucauld.

Or Pope est le père de Voltaire, poète philosophe. Voltaire avait vu à Londres l'auteur déjà illustre de l'*Essai;* il avait admiré ses œuvres, et la place brillante et toute nouvelle que le

poète s'était faite hardiment sur le parnasse moderne, excita son ambition. Quelques-unes des *Épîtres morales*, et les premières épîtres de l'*Essai sur l'Homme* venaient de paraître lorsque Voltaire aborda à son tour la poésie philosophique. C'était à l'époque la plus honorable et la plus intéressante de sa vie littéraire. Il venait de s'établir à Cirey, auprès de la savante et légère marquise du Châtelet, son amie, son disciple et aussi son maître; et, dans cette retraite animée, les sublimes découvertes de Newton occupaient son intelligence des plus grands objets et des plus hautes questions de la science, et remplissaient son âme du sentiment puissant de l'admiration. Jamais son esprit n'a été plus fécond et ne s'est élevé d'une aile plus légère ni aussi haut que pendant le petit nombre d'années que dura cette vie, terminée à Lunéville en 1773, par la mort inattendue de la marquise. Son intelligence, vivement saisie par les aspects grandioses qu'ouvrait à son regard l'étude des sciences, des caractères généraux de l'histoire et aussi des œuvres substantielles de la littérature anglaise, s'exaltait dans ce voyage de découvertes, et, entraînée par tant d'intérêts nouveaux, était soustraite heureusement à cette adoration vaniteuse d'elle-même qui gâta ensuite si déplorablement le développement de ce bril-

lant génie, en mêlant les plus misérables passions de l'homme aux inspirations du poète et aux productions du penseur. Malheureusement ce ne fut point un Port-Royal pour Voltaire que cette résidence de Cirey, où le retint six ans Mme du Châtelet. La marquise était une grande dame de ce siècle libertin, qui, se piquant d'être au-dessus des préjugés, allait beaucoup par delà : la liaison de ces deux singuliers savants indique assez par sa nature même que le culte de la vertu substitué là à tout autre, était celui d'une philosophie toute facile et toute tournée au bonheur, je dirai mieux en disant au plaisir. De cette foule d'idées et de faits alors tout récemment ouverts à l'examen de l'esprit, s'élevait comme une vapeur enivrante qui exaltait toutes les facultés de Voltaire. Il était heureux et se sentait généreux, sa tête voulait du bien à l'humanité entière, et aspirait à répandre sur la terre, comme une vertu universelle, la bienfaisance, tout à l'heure nommée par le bon de Saint-Pierre. Ce n'étaient que les premiers transports de l'ivresse : l'étourdissement et les fureurs puériles de la vanité, devaient suivre une fois et suivirent, en effet, quand la première émotion, causée par la surprise, eut, en s'évanouissant, emporté le seul frein qui pouvait contenir l'orgueil d'un homme impatient de toute religion.

Aussi les poésies philosophiques de Voltaire portent en elles-même la date qui les a vues naître dans la pensée du poète. Les premières sont remarquables entre toutes par un élan de bienveillance et une certaine verve de philanthropie généreuse. Toutefois les mauvais germes sont déjà là, prêts à s'épanouir, et quelques-uns à un état de développement bien avancé.

Les *Discours en vers sur l'homme,* qu'il appela d'abord *Discours sur le bonheur,* et qui datent tous du séjour de Cirey ou de Lunéville, roulent sur quelques-unes des idées préférées de Pope, tantôt simplement commentées, tantôt restreintes, quelquefois outrées. C'est l'optimisme du poète anglais, mais plus limité, et qu'il combattra même, tout en ayant l'air de l'appliquer, dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne;* c'est son apologie des passions, et sa thèse aussi que l'amour de Dieu, et l'amour social et l'amour-propre s'engendrent mutuellement et se confondent. A ces sujets suggérés par une pensée étrangère, se joint le point de vue favori de Voltaire, celui qu'il a traité sous tant de formes, et dont il a été l'apôtre en son siècle, la liberté : la liberté morale, qui n'est autre, à ses yeux, que la liberté de jouir, qui n'a d'autre limite que la justice, et qu'enchaînent, pour me servir du langage emphatique

que le sujet lui inspire, mille liens, les préjugés de toute sorte, les stupides institutions de la moitié du genre humain, et les ennemis plus stupides encore de la vérité, c'est-à-dire de près ou de loin, les ennemis de Voltaire, auxquels il a juré et fidèlement conservé une haine immortelle.

Ainsi, à quelques égards, les *Discours sur l'homme* sont, comme tous les ouvrages de Voltaire, une des premières campagnes de la guerre incessante qu'il a faite à tout ce qui lui paraissait choquer le bon sens. Assurément ce n'était pas la première fois que le bon sens était défendu par le génie. C'est là le rôle nécessaire de tout grand écrivain, et ceux du siècle de Louis XIV, ses poètes en particulier, n'y avaient pas fait défaut, mais ils l'avaient joué avec une bonne foi parfaite et une sincérité qui était la conséquence de leur respect pour l'art et le vrai. Comme ils n'avaient à triompher que du mauvais goût, du ridicule et des travers généraux du cœur humain, ils n'avaient pu être entraînés par aucun intérêt à mettre la nation de leur parti; ils ne songeaient qu'au public, être de raison considéré par eux comme l'élite des honnêtes gens, ainsi qu'on disait alors. Mais Voltaire, qui en ceci, est à la fois le chef et le représentant des hommes de lettres, par son époque, par la nature des

principes qui avaient sa sympathie, et de ceux qu'il voulait renverser, se trouvait en face des institutions, des croyances et des corps chargés de les conserver ; il avait à les combattre dans l'opinion, et il lui eût fallu le courage et la sincérité qu'on ne puise que dans une foi profonde, pour n'être pas amené par son intérêt, quand il ne l'aurait pas été par la nature de son caractère et de son esprit, à séduire cette opinion en la flattant, et à la tromper en se mettant à son niveau. Toute maxime, toute croyance qui ne tombait pas sous le sens commun, tout ce qui ne se justifiait pas par un examen assez superficiel de la raison, fut, à ses yeux, réputé préjugé. Croyant fermement avancer l'esprit humain, il le fit reculer en lui apprenant que ce qui passe la portée commune n'est pas véritable, et en réduisant les méthodes à une seule, savoir de ne reconnaître pour vrai que ce qui tombe sous la courte vue du plus ordinaire bon sens. Voltaire a été en tout cela sa propre dupe; mais il a été puni de son erreur volontaire, car elle a confiné le penseur dans un cercle d'idées communes, sur lesquelles la perfection de l'écrivain n'a pu faire une illusion complète ni de longue durée. On est frappé aujourd'hui, en lisant Voltaire, du court essor de sa pensée, de ses vues souvent si étroites; et le bon sens des détails et des expressions ne

compense plus assez la fréquente vulgarité du fond. Ses poésies morales, riches en vers heureux, le sont aussi en lieux communs, sur lesquels il est impossible de se méprendre, bien qu'ils soient parés avec la plus naturelle élégance et relevés par le style le plus vif et le plus spirituel.

Ce qui les distingue et leur assigne une valeur littéraire que le temps respectera toujours, c'est cet admirable style didactique dont Pope avait révélé le prix et fait connaître l'emploi à Voltaire, ce sont ces vers qui peignent pour ainsi dire l'abstraction, lui donnent le dessin et la couleur. Rien n'égale la coulante légèreté et la précision sans effort des vers piquants dont il enveloppe une idée métaphysique. C'est là la constante merveille de ce style d'une limpidité et d'une vivacité sans égale. Oserons-nous dire toutefois que, pour la poésie didactique, ce mérite n'est pas sans danger : ce flux trop rapide éblouit le regard et ne l'arrête pas, et la verve plus difficile de Boileau y réussit mieux.

Mais le défaut capital des poésies philosophiques de Voltaire, des *Discours*, du poème sur la *Loi naturelle*, des épîtres même les plus sérieuses, et qui est celui encore de ses œuvres en prose les plus graves, c'est que le jongleur facétieux mêle trop souvent ses jeux aux accents du poète éloquent et grave, et éveille ainsi le

doute sur la sincérité de son enthousiasme. L'enthousiasme est pourtant ce qu'il y a de plus sincère chez Voltaire. Il possédait, poussée très-loin, ce qu'on me permettra d'appeler la faculté d'admiration ; chez lui elle tenait si bien la place de quelques autres, qu'elle faisait croire à leur présence ; mais l'enthousiasme qu'elle produisait était un enthousiasme tout de tête, une chaleur dont le foyer n'était pas dans le cœur, et incapable par cela même d'y engendrer le respect pour les choses admirées. C'est pourquoi il passait si lestement des hauteurs de l'exaltation aux saillies les plus bouffonnes, prodiguant avec délices les arguments facétieux à l'appui des thèses les plus graves, élève en cela de Bayle, et supérieur à son maître. Ce défaut, qui gâte plus d'une bonne page des meilleurs *Discours* et du poème sur la *Loi naturelle*, devient insoutenable dans les épîtres qui datent d'époques plus avancées dans la vie de Voltaire. C'est ainsi que dans l'épître sur le plat livre des *Trois Imposteurs*, qui lui donnait la trop facile occasion de se mettre au-dessus d'un grossier athéisme, il s'écrie, en traçant le tableau idéal d'une Europe à venir, dont le tolérantisme sera le seul catéchisme, il s'écrie :

Les enfants de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des Chrétiens.

C'est ainsi encore que, dans une épître de 1757, au roi de Prusse, il peint la puissance et l'activité de Dieu, en images indécemment burlesques :

Il a deux gros tonneaux d'où le bien et le mal
Descendent en pluie éternelle.

Il semble qu'un respect vrai n'admettrait pas de telles inventions; mais c'est sans doute déjà beaucoup de parler de Dieu au roi de Prusse, à qui on n'ose parler que des dieux :

Conservez, ô nos dieux, l'aimable Frédéric (1).

Parmi les poésies sur l'homme, le discours sur la modération est de beaucoup le plus étincelant de beautés achevées. Pope lui-même n'est pas plus poétique, ni plus éloquent, lorsqu'il interdit à la science l'ambition téméraire de découvrir les secrets du Créateur :

Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes,
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné?
Parcourant en douze ans les célestes demeures,

(1) Épître LIme.

D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le savez point : votre savant compas
Mesure l'univers et ne le connaît pas.

Au contraire, rien de plus fin et de plus gracieux en un autre genre que les vers connus qui suivent ceux-là sur la modération dans les plaisirs.

Après les *Discours sur l'Homme* et le *Poème sur la Loi naturelle*, les meilleures comme les premières, dans l'ordre des dates, les poésies morales de Voltaire tournent de plus en plus à la licence, aux injures personnelles, et s'éloignent des pensées plus élevées qui, en général, les avaient alimentées d'abord. A part quelques-unes qui sont à distinguer, entre autres l'Épître LXIVme à Mme Denis, sur la vie du grand monde: *Vivons pour nous, ma chère Rosalie*, et celle sur le Lac de Genève, qui renferme vers la fin un mensonge de courtisan assez peu digne du chantre de la liberté, et l'Épître à Horace qui mérite l'exception pour quelques vers bien frappés, le plus grand nombre écrites avec la verve merveilleuse de cet étonnant poète, sont toutes remplies de l'égoïsme du personnage, de ses rancunes, de ses médisances, on peut dire sans risque, de ses calomnies, et vers la fin, de ses fureurs, de son funeste sarcasme, qui, partout où il touche, comme un fer chaud, dessèche, brûle et tarit bruyamment les sources où l'âme se ra-

fraîchit et se restaure. Là aussi, comme il lui arrivait souvent chez lui quand il voulait éblouir ses hôtes par le spectacle de sa grande âme, il se livre à des attendrissements ridicules sur ses propres vertus, et même à sa propre apothéose, car c'est dans une de ses dernières épîtres qu'on trouvera ces vers qui disent naïvement quelles étaient ses prétentions :

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin :
Ils ont troublé la terre et je l'ai consolée.

c'est là encore, qu'apprenant à Saint-Lambert que tout ce que recommande au sage le poème des *Saisons*, lui Voltaire l'a déjà fait, il s'écrie avec une emphase qui veut être émue, comme la philanthropie agricole du poète descriptif :

Dans ces champs malheureux si longtemps désertés,
Sur les pas du travail, j'ai conduit l'abondance.
J'ai fait fleurir la paix et régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés.

L'histoire de la poésie philosophique du dix-huitième siècle est toute dans ces deux vers, qui appartiennent à la même pièce :

A chanter la vertu j'ai consacré ma voix,
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encense.

En effet, à lire Voltaire et son école, jamais de plus purs attendrissements n'ont célébré le triomphe de la vertu et de la vérité; jamais les cœurs ouverts enfin à la tolérance n'ont battu d'émotions plus douces; les beaux jours du Lignon sont revenus, et sur ces bords heureux, les bergers, de galants devenus philosophes, font fleurir l'âge d'or. Il serait superflu d'étudier plus avant les lieux communs de cette Astrée, plus ennuyeuse souvent que la première, et non moins fausse en son genre. Ici et là seulement de beaux vers, des pages éloquentes ou émouvantes, tranchent heureusement sur la monotone déclamation d'un enthousiasme de convention pour une vertu de théâtre.

Longtemps encore la poésie morale chanta le bonheur de la philosophique vertu, et les bienfaits bucoliques de l'agriculture; la révolution française n'interrompit point cet épanchement; seulement le poète, devenu plus simplement épicurien, laissa peu à peu les hauts espaces de la philanthropie pour célébrer les félicités égoïstes du coin du feu, et les sentiments d'une bienveillance tout aussi vague que la sensibilité emphatique de ces amis des hommes, mais plus modeste.

Ainsi finit en France la poésie morale, inaugurée si brillamment par Voltaire, inspiré par

l'anglais Pope, descendant lui-même des moralistes français. Elle sembla s'éteindre avec les derniers poètes dont la jeunesse avait vu encore les vieux jours du patriarche de Ferney, et dédaignée par les générations naissantes du dix-neuvième siècle. Cette mort cependant n'était qu'une transformation ; au fond la poésie morale vit encore, mais non plus sous son ancien nom et ses anciennes formes. Elle s'est faite lyrique, ainsi qu'il devait arriver en un temps, où, après un siècle d'espérances, d'agitations et de déceptions violentes, les intelligences nouvelles, comme effrayées de tant de questions à résoudre, de tant d'expériences contraires à concilier, et dépouillées de boussole par l'œuvre destructive de l'âge précédent, sans avoir, comme leurs aînées, les illusions d'une philosophie présomptueuse pour éclaircir leurs ténèbres et pour tromper leur inquiétude, se refusaient à débrouiller le chaos, et laissaient à l'âme le soin de décider entre des idées laissées à l'état de vagues impressions. L'essence de la poésie lyrique, c'est d'exprimer les impressions personnelles : la lyre est la confidente des émotions du poète. Émotions de l'homme qui s'élève à son Créateur pour le remercier, pour le supplier ou le fléchir ; émotions du citoyen, du guerrier ; émotions d'un cœur ouvert aux espérances ou déchiré par

le regret, émotions plus vulgaires qui naissent de la sensation, tout cela s'est chanté et a inspiré la grande part des littératures de tous les temps et de toutes les nations. De nos jours ce cercle s'est agrandi en même temps que celui des impressions, pour faire place à un ordre de sujets réservé jusque-là à une autre sphère d'activité morale; les anciennes limites, si prononcées du genre didactique et du genre lyrique, ont presque disparu; la poésie didactique est devenue lyrique, et la poésie lyrique vit en grande partie sur le vieux patrimoine de sa sœur dépossédée.

C'est à partir de la restauration qu'a commencé à s'accomplir, en France du moins, cette révolution partielle de la littérature poétique, révolution grave par ses causes, importante par ses effets. Ce n'est pas toutefois une révolution purement française; l'Angleterre a inspiré encore celle-là, et Byron, avec ses ironies contre la destinée, en a été, à quelques égards, l'instigateur. Peut-être est-il aussi pour beaucoup dans la direction qu'a prise la poésie morale, convertie à son nouvel état : peut-être est-ce à l'exemple de ses amères contemplations de l'âme humaine, qu'elle est devenue chez plusieurs poètes de France et aussi d'Allemagne si noire et si tristement sceptique. Mais en faisant la part de cette impulsion,

il faut reconnaître qu'après tout, les éléments qui la caractérisent sont les fruits naturels d'un temps tel que le nôtre, venu après un siècle philosophique tel que le dix-huitième.

Qu'est-ce au fond que l'on rencontre dans les œuvres les plus distinguées et les plus sérieuses de l'école moderne? C'est toujours ici mélancolique et rêveuse, là incisive et amère, ailleurs mêlée à quelque espérance, la plainte d'une âme qui voudrait être forte et qui se sent désemparée, qui voudrait croire et qui ne sait se prendre à aucune croyance, qui se cherche et se trouve pauvre. C'est parfois un chant religieux qui porte la froide empreinte du parti pris, et montre le vide de partout sous la profusion des images. Quelques-uns, pour une entreprise non moins profane, essaient d'une spiritualité qui peut tromper un instant eux et leurs lecteurs, mais dont on éprouve bientôt toute la froide stérilité. D'autres mettent je ne sais quelle abstraite humanité sur leur autel, et se prétendent pour cela dans le temple. Les plus francs disent tout haut qu'ils ne croient plus ; ils en expriment leur douleur, ils maudissent Arouet, dont le rire moqueur a semé le scepticisme qu'ils recueillent. Les plus heureux s'écrient avec un enthousiasme qui rappelle celui de Voltaire à ses premiers pas dans la science, mais dont l'expres-

sion et le sujet marquent bien la différence des deux âges :

Partout on voit marcher l'Idée en mission.

. . . .

L'austère vérité n'a plus de portes closes.
Tout verbe est déchiffré. Notre esprit éperdu,
Chaque jour, en lisant dans le livre des choses,
Découvre à l'Univers un sens inattendu.

. . . .

Oui, tout va, tout s'accroît. Les heures fugitives
Laissent toutes leur trace. Un grand siècle a surgi.
Et, contemplant de loin de lumineuses rives,
L'homme voit son destin comme un fleuve élargi.
Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant (1).

Tous ces poètes qui chantent la souffrance du doute et du désespoir, qui la professent en la chantant et la répandent, prouveraient mieux la sincérité de leur angoisse en gardant le silence, et en appelant à leur secours la méditation laborieuse et tous les efforts d'un désir courageux. Mais conseillés par l'orgueil et la paresse d'âme, deux mauvais génies de nos temps, ils préfèrent

(1) Victor Hugo, *Les Voix intérieures*.

la dissolvante mais facile analyse de leur néant, et la plainte qui met à l'aise la conscience et couvre fort à propos sa voix, quand elle pourrait faire entendre plus d'une accusation. En effet, sous cette mélancolie gémissante, il y a un grand fond de sensualité, et toute cette désolation philosophique aboutit aux conclusions pratiques d'Epicure. C'est Épicure, triste, morose, lamentable, et qui, au sein de l'orgie, se prend hypocritement à pleurer, pour se faire beau de ses larmes; mais c'est Épicure qui ne croit pas à un ciel soigneux de la terre, et qui fait de la volupté le tout et la fin de l'homme. Épicuréisme moins pardonnable cent fois que celui d'Horace! Il arrivait à l'ami de Virgile de chercher de bonne foi l'honnête et le vrai, et après tout, il demandait à l'homme des sacrifices et lui imposait des devoirs; en sorte qu'il ne manquait à ses vertus recommandées qu'une sanction, que ni la philosophie, ni la religion méprisée de son temps, ne pouvait lui offrir, et qu'il ne pouvait inventer. Aujourd'hui à quelles autres vertus, qu'à je ne sais quelles vertus sociales et humanitaires, la poésie morale invite-t-elle l'homme? quelles obligations le presse-t-elle de reconnaître? Jouir et pleurer; se tout permettre à la charge facile et devenue poétique de ne s'épargner ni le mépris, ni l'ironie, n'est-ce point là la philosophie

qu'on peut démêler dans les abondantes improvisations de nos poètes moralistes, et ne justifie-t-elle pas, contre eux, le rapprochement que nous avons osé faire.

D'ailleurs, la mise en œuvre de cette matière philosophique où se reconnaissent néanmoins de riches et neufs éléments de vraie poésie, montre trop bien par ses défauts généraux les vices du fond. Le dessin de ces compositions, dont les titres singuliers varient seuls la trop grande uniformité, est indécis, quelquefois nul; la pensée s'étend indéfiniment comme un fil ductile sous le marteau, et il y a rarement un terme nécessaire à cette amplification luxuriante qui, revenant toujours sur elle-même, ne saurait avancer puisqu'elle n'a pas de route à parcourir. Rien de facile encore, et ceci est important à noter, comme ce procédé de composition, à en juger par l'énorme production poétique qui s'accomplit chaque jour, et qui dépasse en abondance tout ce que l'histoire littéraire nous signale de prodigieux en ce genre. Or, cette facilité s'explique, de reste, par l'absence de composition, ou si l'on aime mieux, de construction, et par l'absence aussi, reconnue mais louée d'un travail soigné et fini. A leur tour, ces commodes lacunes s'expliquent par la nature des sujets et des conceptions, car les vagues aspirations et les

vagues regrets, le dédain et les nonchalantes doléances s'accommodent de toutes les négligences de l'expression et s'en font au besoin leur parure poétique. On chercherait en vain dans la poésie morale actuelle ces vers forts de sens, pleins de suc et d'esprit qui nous ont frappé chez les anciens maîtres du genre, et qui ont tellement, quoi qu'on dise, leur prix et leur charme, qu'on n'aime et qu'on ne loue rien tant chez les maîtres de l'école moderne, que les portions de leurs œuvres où l'esprit et l'oreille, charmés tout à la fois et l'un par l'autre, retrouvent ces éternels éléments de leur plaisir. Le laisser-aller d'une causerie intime a ses charmes, et peut-être compenserait-il ce qui manque en précision et en vraie force à la plupart de ces productions, s'il était aussi vrai et naturel qu'il est poussé loin. La prodigalité et la nature des images prises partout et colorées follement et sans harmonie, des tons les plus bruyants de la palette poétique, les allures enfin d'un style lyrique à l'excès, même dans sa familiarité recherchée, rien de tout cela n'a l'attrait de l'abandon et ne le fait partager. L'imagination se fatigue, l'esprit se lasse et l'âme souffre de ces profusions irréfléchies et presque impies de la pensée et de la peinture.

Sans doute la poésie morale a gagné à son as-

sociation avec la poésie lyrique, des moyens d'effet nouveaux, et surtout le rajeunissement de sa physionomie, mais, en revanche, elle y a perdu les plus sûres et les plus heureuses de ses ressources. En se confinant dans la contemplation égoïste de ses impressions personnelles, le poète non-seulement s'est condamné à parler éternellement de lui, et à fatiguer les lecteurs de son égoïsme sentimental, mais encore il s'est éloigné des sources fécondes de l'observation : il a appris l'anatomie et le jeu physiologique de ses sensations morales, mais il a perdu de vue les scènes mouvantes et variées de la vie, où l'homme se montre avec ses vertus, ses passions et ses ridicules. Ce n'est donc qu'en sortant d'un cercle déjà exploré jusqu'à l'épuisement, que la poésie morale pourra renouer le fil rompu de ses vraies destinées. Elle a resserré dédaigneusement ses moyens, il faut qu'elle les étende ; il faut, ainsi qu'à ses meilleurs jours, qu'elle vive de pensers plus fermes ; il faut qu'à leur tour les âmes et les intelligences se renouvellent et se fortifient par un travail sincère, au lieu de s'amollir en plaintifs et paresseux gémissements, et de dissiper le feu de leur foyer en étincelles brillantes mais fugitives ; alors elle pourra produire des œuvres, appelées, comme la plupart de celles qui ont passé sous nos yeux, à vivre longtemps et à

intéresser d'âge en âge le bon sens et l'imagination des hommes que charme une pensée juste, relevée par les grâces, et éclairée du jour vif et aimable de la poésie

---


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22412 2256

